

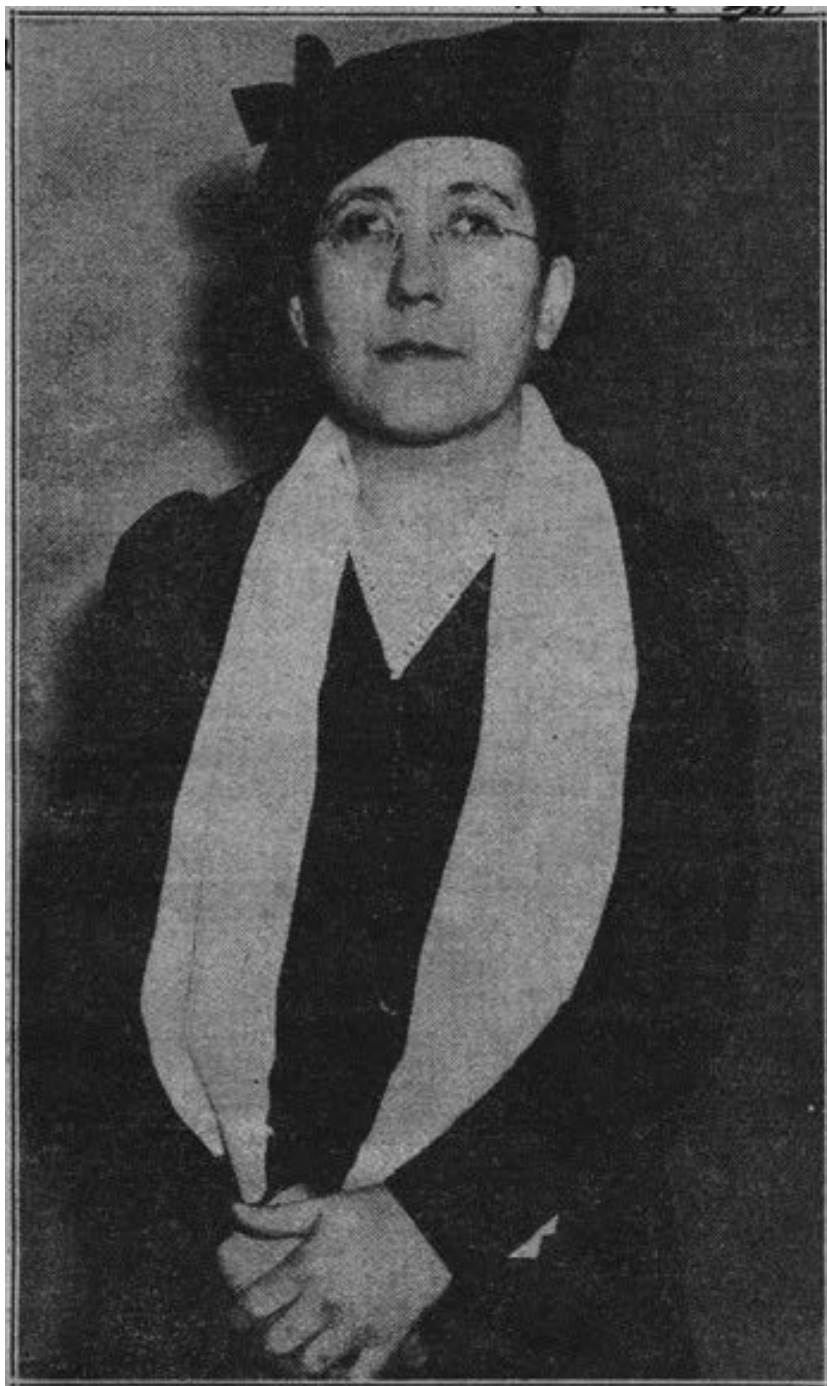
Introduction

Romain Vaissermann

L'Ottawaise Laurence Pelland (1902-1963), fille d'Adolphe Pelland et de Mathilde LaVallee, après des études à l'école modèle bilingue d'Ottawa, soutint en juin 1932 à l'Université d'Ottawa un mémoire de maîtrise (Master of Arts) en sciences de l'éducation intitulée « La coéducation des sexes », sujet brûlant d'actualité à l'époque. Institutrice à l'école Saint-Jean-Baptiste de Montréal, elle devint même en 1938 la première femme à obtenir un doctorat en philosophie à l'Université de cette ville, avec une thèse (Ph. D) sur « La psychologie féminine chez Saint Thomas et chez les modernes » soutenue devant une assistance nombreuse. Elle obtint même la « distinction ». le jury se composait des révérends pères dominicains Marie-Ceslas Forest (1885-1970) et Raymond-Marie Voyer (1895-1976), des abbés Armand Perrier et Adolphe Fafard, ainsi que d'Hermas Bastien (1897-1977), de l'École des hautes études de Montréal.

Laurence Pelland avait écrit également l'un des premiers mémoires universitaires sur Péguy – l'un des tous premiers au monde¹ –, avec son « Étude sur Charles Péguy, son évolution intellectuelle » datée de septembre 1931 et écrite à l'Université d'Ottawa, à quel niveau d'étude, on ne sait de manière assurée, malgré la mention tapuscrite « thèse littéraire » sur ce travail de 72 pages. Il est probable qu'il s'agisse d'un travail mineur associé au mémoire de maîtrise. Mais l'étude est de qualité, qu'on en juge !

¹ De l'Université de Montréal, par exemple, nous ne relevons aucun mémoire avant ceux-là : René Latourelle, *Péguy, militant contre le mal* (1943) ; Julien Bibeau, *Les Résonances autobiographiques dans l'œuvre de Charles Péguy sur Jeanne d'Arc*, Alain Bienvenue, *Le Symbole de l'enfance chez Péguy* et Norbert Préfontaine, *L'Amour dans l'œuvre de Charles-Pierre Péguy* (1951)...



Laurence Pelland (*Le Droit*, 11 mai 1938)

Étude sur Charles Péguy, son évolution intellectuelle

Laurence Pelland
Université d'Ottawa

L'historien des idées qui étudie quelque peu l'élite de la pensée de 1882 à 1913, veille de la Guerre Mondiale, ne peut s'empêcher de constater que l'attitude intellectuelle de la France vis-à-vis du christianisme a subi une transformation profonde, une évolution lente et progressive mais non une révolution.

I. L'évolution des idées en France de 1882 à 1913 : de Taine à Péguy

Pour se rendre compte de ce changement opéré dans l'intelligence nationale française, l'on n'a qu'à se reporter par l'esprit à l'une et l'autre des deux séances de l'Académie tenues en 1882 et 1913 respectivement. En effet, à celle du 25 mai 1882, Renan, dans des paroles de félicitations adressées à Victor Cherbuliez à l'occasion de son entrée à l'Académie, regarde le christianisme comme périmé et, présageant une réaction à son dilettantisme sceptique, il semble saluer les funérailles de la doctrine du Christ. « Nous vivons d'une ombre, Monsieur, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre. Je crains par moments que ce soit un peu léger. »¹ Et l'auditoire qui représente la fleur de la culture française de sourire.

Trente et un ans plus tard, le 27 novembre 1913, Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie, faisant allusion au *Jean-Christophe* de Romain Rolland, qui venait d'obtenir le Grand-Prix de littérature, ne craint pas de proclamer la nécessité d'une foi vive et confiante en une autorité supérieure chargée de diriger les âmes à travers les cruelles incertitudes de cette vie. et René Bazin dans un style admirable ose nommer, au milieu d'applaudissements

¹ Georges Fonsegrive, *L'Évolution des Idées dans la France contemporaine. De Taine à Péguy*, Bloud & Gay, 1920, p. 13.

presque frénétiques « Celui qui a passé en faisant le bien », « le Maître de la vie et de la foi : Notre-Seigneur Jésus-Christ »¹. Le christianisme apparaît donc à la veille du cataclysme universel de 1914 comme une force vivante capable de donner naissance aux plus saints enthousiasmes et plus nobles dévouements. Comment expliquer ce revirement ? Est-il réel ? Par quelles étapes a-t-il passé ?

Quiconque parcourt les œuvres diverses publiées par Taine, Renan, Zola et la pléiade des Maupassant, des Huysmans et des Rod que ce dernier groupait autour de lui à Médan, découvre très vite qu'une inspiration identique caractérise ces ouvrages.

Ce dogme fondamental, base d'une sorte de religion rationaliste et naturaliste, en complète opposition avec la religion révélée, était le produit d'une foi sans borne en la science, qui a reçu le nom de « scientisme », et d'une trop grande suprématie accordée aux romans réalistes et naturalistes d'Émile Zola. « La raison humaine, par les procédés spéciaux dont se servent les savants, c.-à.-d. grâce à la méthode, peut arriver à tout comprendre et à tout connaître et en dehors des vérités découvertes par la raison, cataloguées par la science, il n'y a et il ne peut y avoir rien de vrai. Rien n'existe en dehors ni au-dessus de la nature et rien n'est vrai que ce que la raison découvre et peut certifier. »² Tel est, d'une manière implicite, le principe qui érige la Raison en divinité.

Or cet état d'esprit n'était guère une nouveauté. Il avait ses origines premières dans la philosophie cartésienne et Descartes l'expose explicitement dans le *Discours de la Méthode* en prenant pour règle essentielle « de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'il ne la connût évidemment être telle »³.

L'essor prodigieux que prirent alors les sciences expérimentales remplit l'homme d'une sorte d'ivresse. Il s'apparut à lui-même comme maître de la nature et de la vie, « car pourquoi, demandait Tyndall, l'homme n'arriverait-il pas dans son laboratoire à fabriquer un enfant ? Tous les composés chimiques

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 14.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, pp. 17-18.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 18.

sont réalisables, puisqu'ils sont réalisés. Et un enfant, qu'est-ce autre chose qu'un certain arrangement de combinaisons chimiques ? »¹ C'est ce qui faisait s'écrier Marcellin Berthelot : « Le monde est aujourd'hui sans mystère »².

Ce culte presque divin pour la science, né au XV^e siècle, prit une grande extension au XVIII^e siècle et atteignit son plein épanouissement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Deux hommes, durant les années 1870, incarnaient cette disposition étrange d'esprit et répandirent parmi le public français une doctrine inspirée de deux philosophies présentant entre elles un certain lien d'affinité : le positivisme d'Auguste Comte et le criticisme d'Emmanuel Kant. En effet, ces deux philosophies, l'allemande et la française, étaient d'accord en un certain point : l'esprit humain ne peut rien connaître de façon tout à fait certaine en dehors des sciences positives.

Les mathématiques et les sciences naturelles telles que l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, etc., reposent sur des faits et peuvent se ramener à des faits et à des lois. Par conséquent, ces sciences se vérifient. En dehors des limites de celles-ci il n'y a rien. Le sage qui délaisse la philosophie pratique pour la métaphysique spéculative sacrifie la réalité à une chimère ; il donne ainsi dans un idéalisme plus ou moins destructeur.

La philosophie kantienne se distingue du positivisme français en ce qu'elle accorde une place suréminente à la morale. Pour le kantisme, l'homme vaut tout un monde et a une valeur absolue. L'impératif catégorique n'est point tiré de l'expérience comme les lois de la physique mais il s'impose à la conscience.

Taine et Renan sont tous deux les promoteurs de la philosophie positive, mais Taine n'est pas seulement positiviste. Il a une métaphysique basée sur le panthéisme de Spinoza. Poussant l'analyse plus loin qu'Auguste Comte, il élimine les substances et ne voit toujours que des faits et des lois ; les faits ne sont atteints que par les sensations. « Le monde des corps n'est donc qu'un système de lois ou, comme disait Stuart Mill, une possibilité

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 20.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 19.

permanente de sensations. Toutes les lois de la nature extérieure n'ont un sens que parce qu'elles deviennent des lois psychologiques. Il semblerait que dans cet idéalisme la nature dût ainsi se ramener à l'esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit lui-même ? L'esprit n'est autre qu'une possibilité permanente d'être senti. *Le moi est un produit dont les sensations sont les premiers facteurs*. Ainsi il n'y a pas plus d'âme qu'il n'y a de corps ou qu'il n'y a de Dieu. »¹

Taine incarne encore l'esprit du positivisme en ce qu'il place l'homme au sommet de la nature de laquelle ce dernier ne se distingue aucunement. « L'homme est un théorème qui marche » ; « l'homme est un produit comme toute chose »². La doctrine évolutionniste de Darwin répandue dans le public par la traduction française de madame Clémence Royer de *L'Origine des Espèces* semblait donner à ces idées une démonstration expérimentale.

Pour Taine qui n'admet point la morale, « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. Il n'y a pas une doctrine suprême du droit, une doctrine de la vertu supérieure à l'observation. Être juste, c'est être utile. Être nuisible, c'est être injuste. Et l'on est injuste toutes les fois qu'au lieu de se soumettre aux lois issues des faits on prétend imposer à sa fantaisie des lois aux faits. »³ Dans toutes les recherches scientifiques d'alors, on retrouve la même tendance : « ramener par l'analyse les phénomènes intérieurs de l'âme à des phénomènes mesurables, accessibles à l'observation externe »⁴.

Renan, tout comme Taine et le Père du positivisme, place l'homme dans la nature. L'unique cause de la supériorité et de l'infériorité des hommes entre eux réside dans l'usage qu'ils font de la raison, donc dans la science. « Toute la dignité de l'homme, disait Pascal, ne consiste que dans la pensée. »⁵

Renan est d'accord avec Auguste Comte sur plus d'un point.

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 25.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 26.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 27.

⁴ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 28.

⁵ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 29.

En effet, il s'efforce d'appliquer, à la pensée humaine, les méthodes scientifiques pratiquées par les savants ; il nie le miracle précisément parce que ce phénomène ne peut guère se renouveler à volonté dans les laboratoires ni être contrôlé par les académies et encore moins entrer dans une formule. Il refuse également à la métaphysique son caractère de science parce que les méthodes mathématiques et physiques ne sauraient réussir quand il s'agit d'un objet suprasensible.

Cependant, Renan se sépare de bonne heure de Comte pour se rapprocher de Kant, car il ne tient pas à supprimer la philosophie, qu'il considère comme nécessaire, puisque chaque âme en a une. « Chaque tête pensante a été à sa guise le miroir de l'univers ; chaque être vivant a eu son rêve qui l'a charmé, élevé, consolé ; grandiose ou mesquin, plat ou sublime, ce rêve a été sa philosophie. »¹ Le sceptique exégète avait déjà exposé la sienne en 1848. Trois mots la résument : naturalisme, rationalisme, scientisme. Elle pourrait être exposée d'une manière plus explicite dans quelques articles : « Tout ce qui existe est justiciable de la raison ! De même qu'il n'y a rien au-delà de la nature, il n'y a rien non plus qui puisse échapper aux prises de la raison. La nature est l'objet de la raison et la raison est le moyen de la connaissance de la nature. La science est le produit de la raison appliquée à la nature. »²

Persuadé de la supériorité de la contemplation sur l'action, Renan, qui est en réalité un voluptueux, ne se contente pas comme Auguste Comte de savoir pour prévoir et ensuite pourvoir ; mais, le but lui apparaissant inférieur au moyen, tout son bonheur réside non dans la conquête de la vérité mais dans la joie intellectuelle qui résulte de la recherche ; d'où son désir immense de savoir uniquement pour savoir. De la science ancillaire Renan fait une reine, de laquelle naquit ce dilettantisme renanien, espèce de sybaritisme de la pensée, dont la tendance dominante consistait en une attitude de détachement universel. Renan prend devant l'humanité la position d'un pur et dédaigneux contemplateur, tout

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 30.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 31.

à fait étranger à la vie même de ce qu'il contemple et dont l'unique but est de divertir son intelligence et de rendre ensuite ce spectacle avec art, dans un style fluide et protéiforme.

Par la négation d'un Dieu personnel et transcendant, d'une âme entendue au sens chrétien et du libre arbitre chez l'homme, par l'attribution à la raison d'une compétence souveraine, le positiviste Taine et l'idéaliste Renan savaient la religion à sa base. L'auteur de la *Vie de Jésus* s'attache à expliquer les origines du christianisme, qu'il traite d'illusion en s'exerçant à démontrer qu'il est le résultat de suggestions, d'hallucinations, de délires qui auraient abouti à un culte et à un dogme : le culte et le dogme chrétiens.

Ajoutons que les expériences de Charcot à la Salpêtrière sur des sujets névropathes et hystériques semblaient donner raison aux hypothèses de Renan. La religion était donc l'effet d'un état morbide, une sorte de névrose, une tare cérébrale et le catholique, un dégénéré, un infirme qui accepte une autorité autre que sa propre raison.

Cette philosophie scientiste prit possession de l'esprit public au moyen du roman, de la poésie et du théâtre du vivant même de Renan. Gustave Flaubert, Stendhal, Paul Bourget, les frères Goncourt, de Maupassant et surtout Émile Zola, le père du roman expérimental, qui se comparait volontiers à Claude Bernard, furent les propagateurs de ces idées scientistes et naturalistes.

En effet, Zola substitue l'observation à l'imagination et donne aux faits une place prépondérante. D'après lui, le romancier n'a qu'à créer un personnage, inventer des circonstances, placer ce personnage en face d'autres personnages et considérer les réactions déterminées et nécessaires des uns et des autres. L'écrivain n'a plus qu'à raconter ensuite, aussi objectivement que possible, les événements qui s'ensuivront, tout comme fait un historien documenté.

Parmi ces romanciers imbus de science positive, les uns, comme Zola et ceux de son école, ne se plaisent qu'au fumier social, ne choisissent leurs héros que dans les rangs les plus infimes de la société et décrivent leurs observations avec une sorte de jouissance voluptueuse où le jouir pour le jouir, la science pour

la science, l'art pour l'art est le mot suprême ; aussi versent-ils en un réalisme répugnant et brutal.

D'autres, qui ont gardé quelque respect pour les traditions chrétiennes, se prennent de sympathie et de pitié en présence de l'humanité souffrante et passent facilement du déterminisme à un pessimisme décourageant. L'illustre Brunetière se fit en 1886 le défenseur acharné de ce système.

Mais, la traduction du livre d'un écrivain anglais, Hurrell-Mallock, amena un revirement subit et inattendu. Après avoir envisagé la doctrine du positivisme et du pessimisme dans leurs principes et leurs effets désastreux pour les âmes, l'auteur, quoique pasteur anglican, affirme l'existence d'une seconde doctrine beaucoup plus vivante et qui donne à l'homme le vrai sens de la vie. il termine par ce dilemme : « Ou le positivisme et le pessimisme qui en est la suite, ou le catholicisme. Il faut aller à Rome ou désespérer de la vie. »¹

C'est à Rome que se rendit en effet, en 1894, Ferdinand Brunetière et il y recouvra l'intégrale foi catholique. À son retour, il prit avec éloquence, dans la *Revue des Deux Mondes*, la défense du *Disciple*, dans lequel Bourget avait posé la question de la responsabilité morale de l'écrivain ; il soutint que les idées ont une grande influence sur les mœurs et que l'homme est d'un tout autre ordre que le « roi du désert » et le « sultan de la jungle »².

Vers la même époque, le public clairvoyant peut saisir que, parmi l'élite des écrivains, certains esprits, épris autrefois de scientisme, sortent de leur orbite et s'orientent vers un autre centre d'attraction : le christianisme.

Aussi, lorsque le 1^{er} janvier 1895, Brunetière, devenu directeur de la *Revue des Deux Mondes* et membre de l'Académie française, publia son article « Après une visite au Vatican », dans lequel il constate la « Banqueroute de la Science » et conclut en proclamant la nécessité d'une « entente » pour assurer l'ordre social, il souleva contre lui, et les libres penseurs et nombre de croyants. Ceux-ci se

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 49.

² Ferdinand Brunetière, « À propos du *Disciple* de M. Paul Bourget », t. XCIV, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1889, pp. 214-226.

trouvaient blessés de voir l'Église ramenée à n'être qu'un garde-fou de l'ordre social, à remplir ce rôle de gendarme moral que lui avait dévolu Napoléon.

Par ailleurs, les libres penseurs ne pouvaient voir dans cette utilisation une preuve d'utilité véritable. Car ce que beaucoup parmi eux contestaient précisément à l'Église, c'était de détenir une vérité quelconque, c'étaient ses titres au gouvernement des consciences et, par suite, la capacité de fournir les règles utiles d'une hygiène, d'une thérapeutique sociales. »¹ Aussi se vit-il combattu et par monseigneur d'Hulst, qui accusa l'audacieux polémiste de fidéisme, et par un grand nombre de libres penseurs savants, beaucoup plus hostiles encore.

Une lutte terrible s'engagea dans l'arène : l'on entreprit la révision du procès de la science ; on en vint, après bien des discussions, à reconnaître son rôle de servante de la vie et, comme devait dire plus tard Henri Poincaré, l'on admit qu'« elle peut fournir des indicatifs et non des impératifs »². Ce point de vue avait déjà été adopté par l'esprit pratique des Anglo-Saxons : « Une doctrine qui produit de bons effets doit avoir en elle toute la part de vérité qui convient à l'homme. Une pratique féconde ne peut être que vraie. »³

Vers le même temps, un philosophe, monsieur Henri Bergson, reprend l'enquête entre la qualité et la quantité et parvient ainsi à un nouveau système de philosophie, espèce de mysticisme égotiste, présentant plus d'une analogie avec le mysticisme de Plotin d'Alexandrie.

L'idée-mère du système est celle du vieil Héraclite et peut s'exprimer ainsi : l'être n'est pas, tout est devenir pur, c.-à-d. perpétuel changement. H. Bergson a donné le nom de Temps ou Durée à cette fluidité inconsistante et universelle des êtres et il en a fait la substance, l'étoffe même de toutes choses.

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, pp. 87-88.

² Henri Poincaré, *Dernières pensées*, Flammarion, 1913, chap. VIII, p. 225.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 137.

Or les plus graves conséquences découlent de cette négation de l'être. Au point de vue métaphysique, il n'y a plus que des modes d'êtres sans être. Au point de vue logique, le principe d'identité est tout à fait ruiné, car l'être n'étant point ne saurait être identique à lui même. Par contre, le principe de contradiction devient le fond de toute réalité puisque toute chose est à la fois elle-même et autre qu'elle-même.

Tout étant « *fluens* » et instable, l'intelligence, qui nous montre les notions éternelles, les principes immuables et nécessaires, les vérités absolues, ne saurait être qu'une faculté mensongère, une maîtresse d'erreur, à laquelle il est impossible de se fier. La philosophie bergsonienne la remplace donc par « l'intuition », espèce de sentiment esthétique supra-intellectuel, de sympathie divinatrice libérée du joug de la raison et de la logique. À l'intelligence, qui atteint la vérité matérielle, la science ; à l'intuition, qui donne la vérité supérieure, la métaphysique. Pour H. Bergson, la science est un outil, un instrument et, d'accord avec Henri Poincaré, il trouve ses formules très commodes mais non vraies.

L'intuitionnisme de Bergson exerça sur la jeunesse universitaire une influence incontestée. Ce succès colossal s'explique facilement si l'on songe que cet intuitionnisme sembla inaugurer une réaction vengeresse contre le kantisme et une opposition courageuse à la philosophie outrancière, postérieure à Kant. Les idées spiritualistes professées par le nouveau maître plurent à une multitude d'âmes atteintes du mal du siècle : le vide moral. De plus, en rabaisant l'intelligence et la raison humaines, il obtint une grande vogue auprès de certaines âmes, amoureuses d'un mysticisme sentimental et d'une religiosité vague, sans dogme, sans symbole et, par conséquent, sans rite obligatoire.

À un fond de vérités et d'erreurs plus ou moins séduisantes pour le public de l'époque, Bergson a su ajouter l'éclat de la forme avec l'abus de la métaphore et des images. Il semble pénétré de l'idée que le vague seul peut rendre la fluidité insaisissable et protéiforme de toute réalité.

Parmi la jeunesse cultivée qui a reçu la secousse du bergsonisme, il y a lieu de distinguer ceux qui, comme Maritain,

après avoir subi son ascendant, se ressaisissent très vite et le combattent mais ne lui en sont pas moins redevables.

Des disciples qui conservent l'impulsion reçue du maître, les uns se contentent des jouissances contemplatives que leur procure l'intuition et retournent à un dilettantisme anarchique plus perfide que celui de Renan puisqu'il ne connaît aucune barrière ; les autres poussent plus loin leurs recherches. Ce que le bergsonisme, plus destructeur que constructeur, ne peut leur donner, ils vont le puiser dans le catholicisme. Ils ne veulent point « penser » leur foi ; persuadés de la faiblesse de la science humaine, ils acceptent les dogmes avec docilité : « ces intellectuels ne veulent pas être savants, ils veulent surtout être pieux »¹. Tels sont Lotte et Péguy.

Charles Péguy marque le terme de cette évolution lente et progressive commencée avec Taine.

En effet, « Péguy, penseur, poète et croyant, représente bien le voyageur lassé qui arrive enfin, les souliers poudreux, la barbe inculte et les vêtements fatigués, par le chemin. Il savoure les brises nouvelles et, cependant, tout son être frémit encore des tempêtes du passé et garde les souillures de la route. »² Toutefois, « Péguy même qui, en fait, symbolise bien le point d'arrivée, n'est pas, parmi les croyants, le type qu'il serait le plus sûr d'imiter et quelques-unes de ses paroles, rapportées par son ami Lotte, feraient justement froncer le sourcil à quelques théologiens stricts. »³

II. Charles Péguy

En avril 1897, Charles Péguy publia son premier article : « La Cité Socialiste » dans la *Revue socialiste* sous le pseudonyme de Pierre Deloire ; il y expose ses conceptions sur une cité humanitaire. Ses théories tout à fait utopiques, puisque purement idéales, présentent plus d'une affinité avec les idées bolchéviques de la Russie actuelle. Les articles qui suivirent révèlent un

¹ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 325.

² G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 9.

³ G. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 9.

polémiste mordant, un partisan dangereux, un socialiste athée dans toute la force du terme.

Plusieurs années après, il est facile de constater qu'une évolution sans cesse ascendante s'est effectuée chez cet homme qui se montra toute sa vie un vaillant apôtre de la vérité. Ne fait-il pas part à ses lecteurs, dans son premier *Cahier* du 5 janvier 1900, de son idéal caressé depuis déjà quelques mois :

Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé depuis plus de vingt mois, et non pas seulement pour les questions de doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action. Nous y avons à peu près réussi.¹

En 1913, à la veille de la Guerre européenne, Péguy se montre tout autre. Nous le retrouvons fervent catholique mais animé d'un catholicisme sentimental et lyrique et chaud partisan d'une République qui saurait concilier les ardents républicains aux loyaux monarchistes en alliant dans sa constitution les fortes vertus de la démocratie aux nobles qualités de la monarchie.

Le mystique Charles Péguy a donc évolué et, en étudiant ses écrits dans l'ordre chronologique, cette constatation devient encore plus évidente. Aussi, son œuvre offre-t-elle un double intérêt : historique d'abord, puisque les influences qui entraînèrent Péguy et les sentiments qui agitèrent son âme eurent sans aucun doute une semblable répercussion chez un grand nombre de jeunes gens de sa génération, et que, conséquemment, étudier l'histoire de Péguy, c'est entrer plus avant dans une époque critique de l'âme française. En effet, le drame de Péguy fait partie de l'histoire générale et l'on est parfois étonné du rôle important qu'il joua, lui qui semblait condamné à la solitude morale, voire à l'isolement. Son œuvre présente également un intérêt psychologique, nous permettant de pénétrer un type tout à fait original et bizarre qui

¹ Pages 11-12 d'Alexandre Millerand, « Introduction », *Œuvres complètes de Ch. Péguy*, 1927, « Œuvres de prose », t. I, pp. 9-26. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Lettre du provincial*, A 291-292. [N.d.l.R.]

agit constamment à sa guise, vibre à sa manière ; son histoire est celle d'un individu caractérisé par de nombreuses singularités et en même temps celle d'une forte personnalité avide d'action, « d'agir ». C'est dans le domaine littéraire et politique aussi bien que moral, que se produisit l'évolution intellectuelle de Péguy. Différentes influences ont contribué à ces modifications lentes et profondes ; entre autres, la philosophie de Bergson, car l'on peut affirmer avec raison que Charles Péguy, comme plusieurs « de la génération de Renan », a puisé son catholicisme dans les théories spiritualistes de la métaphysique bergsonienne.

III. Enfance et jeunesse

Mais ce Charles Péguy, d'où vient-il, ce Péguy original et génial tout à la fois ?

Du plus vieux centre de la France, du cœur même de notre pays. À quelque distance en arrière des monts du Morvan, sur les deux bords de la rivière Allier, la campagne forme deux versants doucement inclinés dont des forêts occupent les faîtes. Sur l'un de ces versants gîte le village de Gennetines. Moulins, capitale de la province, est proche ; quelques pas sur la route, on en voit les clochers. Gennetines en Bourbonnais est le lieu d'où sortirent, voici trois quarts de siècle, les grands-parents de Charles Péguy. Ils placèrent tout leur bien [...] sur un radeau, et les eaux les portèrent ainsi jusqu'au pont d'Orléans. Ils s'arrêtèrent là., leurs enfants y vécurent, et dans Orléans leur naquit ce fort garçon, Charles Péguy.

Voici donc Orléans : halte, auberge sur la grande route, gardienne du pont qui relie à Paris les pays d'Outre-Loire, gardienne des provinces du centre. Le lieu est bon pour écouter les bruits qui montent de la France, les calmes bruits des champs et la glorieuse rumeur. La belle paysannerie du centre occupe les faubourgs ; elle s'arrête aux portes de la ville ; elle garde là, dans ses petites demeures pareilles à des demeures villageoises, à

peine un peu plus pressées, un peu plus hautes, ses mœurs, sa patience, ses plaisantes manières et de dire et de vivre.¹

En effet, « notre cher Péguy » est né dans la banlieue d'Orléans le 7 janvier 1873. Il descend d'une humble famille de vigneron. Il ne connut jamais son père, ouvrier-menuisier, qui mourut peu de temps après la naissance de l'enfant. Comme ce « petit patron » avait été soldat dans la guerre franco-prussienne de 1870, on dit qu'il mourut des fatigues et des privations endurées pendant le siège de Paris.

Petit Charles fut formé par deux femmes : sa grand'mère, qui ne savait pas lire mais « n'en valait pas moins »² et sa bonne mère, qui vivait du métier de rempailleuse et de la location des chaises de l'église Saint-Aignan. Quoique illettrées, ces deux femmes d'un dévouement, d'une piété vraiment remarquables et d'une distinction tout à fait française donnèrent à l'enfant une formation morale et religieuse qui l'empêcha de verser plus tard dans des vulgarités et des conceptions utopiques et de se lancer à corps perdu, comme cela arrive la plupart du temps aux esprits chimériques, dans des aberrations politiques et morales. Élevé dans un milieu simple et ignorant mais de mœurs exquis et distinguées, le jeune Charles appartient à la fois à la bonne paysannerie et à l'aristocratie française. « Je ne suis nullement l'intellectuel qui descend et condescend au peuple. Je suis peuple. »³ Il est de la vieille France : « c'est un enfant du moyen-âge égaré dans les temps modernes »⁴.

« Gennetines, les domaines paisibles, la descente sur le fleuve ; Orléans, la ville des artisans et des guerres de salut : tels sont les

¹ Daniel Halévy, *Charles Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, Payot, 1919, pp. 7-8. [Note de l'auteur] Laurence Pelland ne renvoie pas à la première édition, de 1918, au texte et à la pagination quelque peu différents. [N.d.I.R.]

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 8.

³ A. Millerand, « Introduction », *Œuvres complètes de Ch. Péguy, op. cit.*, p. 10.

⁴ Louis Coquelin, « Charles Péguy », *Larousse mensuel illustré*, t. VII (1926-1928), n° 236, octobre 1926, p. 255.

spectacles que nous découvrons au passé de Charles Péguy. Découvertes qui l'éclairent : la vocation héroïque, il l'a ; et aussi la douceur bourbonnaise, la générosité lyrique d'un Lamartine et d'une Sand. Mais il a d'autres dons encore, la terre qui l'a porté ne le limite pas. »¹ Le petit Charles était un enfant bien doué. Il reçut sa formation élémentaire dans une école du faubourg Bourgogne annexée à l'école normale des instituteurs du Loiret. Inutile de dire que cette première étape scolaire fut entièrement laïque et anticléricale. Le jeudi, l'enfant assistait au catéchisme à l'église paroissiale de Saint-Aignan. « Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça, nous dit Péguy. Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves-maîtres. »² À quatorze ans, le jeune Charles entra dans une école professionnelle, mais il en sortit au bout de quelques mois. Un de ses anciens maîtres devinant en lui une intelligence supérieure, lui obtint une bourse municipale et l'enfant fit ses études secondaires de la 6^e à la philosophie, comme demi-pensionnaire, au lycée d'Orléans. Il y resta de 1885 à 1891.

Charles se montra ardent travailleur et solide élève. « Gare à l'Université ! Enfant ne peut contracter dette, dit la coutume. Tout de même que le peuple français se défit de la vieille Église, Péguy se défera de la jeune Université. [...] L'Université qui l'a recueilli le dirige : elle fera de lui un universitaire, comme dans l'ancienne France l'Église eût fait de lui un clerc. Dangereux clerc il eût été, dangereux universitaire sera. »³

Reçu bachelier à 16 ans, le jeune Charles vint à Paris et fut élève du lycée Lakanal, à Sceaux, d'abord, de Louis-le-Grand ensuite afin de préparer l'École normale supérieure. Il se présente aux examens à la fin de l'année et échoue. Âgé alors de dix-huit ans, ce tardif humaniste dont toute la vie est faite d'actes imprévisibles, quitte brusquement l'école pour la caserne. Il s'engage comme volontaire, sert un an à Orléans (1892) et revient à

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 11-12.

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 12. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *L'Argent*, C 804. [N.d.l.R.]

³ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 13-15.

Paris sergent avec « la mention très bien au certificat d'aptitude à l'emploi de chef de section »¹.

En juillet suivant, il se présente aux examens et rate le concours une seconde fois. Comme Péguy avait refusé une bourse du lycée pour faire son service, il se trouve, après ce deuxième échec, fort en peine pour continuer ses études supérieures. L'un de ses amis, Henry Roy intervient et finit par convaincre M. Fabre, alors directeur du collège Sainte-Barbe.

De nouveau, boursier, il entre au collège de la rue d'Ulm pour y préparer Normale. À la fin de l'année il est reçu cinquième. Péguy commence alors la préparation du baccalauréat ès-sciences et la licence ès-lettres et l'on crut pendant quelque temps que le jeune homme allait embrasser la carrière du professorat. Mais de nouveaux amis le détournèrent de cette voie. En effet, pendant son séjour à Sainte-Barbe, Péguy recruta son cénacle et ses amis. « C'était l'heure où nos amitiés d'enfance, apparemment les plus solides se déclassaient ou s'éloignaient, laissant l'introduction libre à des amitiés d'élection, bien ou mal choisies, mais librement. »²

L'amitié jouait le premier rôle dans les relations qu'on avait avec lui. On l'aimait ou on ne l'aimait pas. Lui-même ne séparait guère l'intelligence du sentiment et s'il arrivait qu'on cessât de partager ses idées, d'une façon assez étrange mais où s'exprimait un des traits les plus profonds de sa nature, il vous reprochait ce désaccord comme une trahison du cœur.³

Aussi se lia-t-il d'amitié avec Jaurès, fameux par l'éloquence ; Tharaud, bon camarade et amusant causeur ; Porché, affectueux, malicieux et fier ; Baillet qui devint dans la suite moine bénédictin ; Lotte, qui représentait le peuple de la mer, et Marcel Baudouin, qui mourut très jeune. Péguy connut également Lucien Herr, bibliothécaire à l'École normale ; Henri Bergson, maître de

¹ Marcel Péguy, dans Association des écrivains combattants, *Anthologie des écrivains morts à la Guerre. 1914-1918*, Amiens, Malfère, 1924-1926, t. III, p. 521.

² M. Péguy, *op. cit.*, t. III, p. 522.

³ Jérôme & Jean Tharaud, *Notre Cher Péguy*, Plon, t. I, pp. 78-79.

conférences qui venait de publier *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* ; et Romain Rolland, très incliné vers l'Europe germanique.

Mais, fait digne de remarque, Péguy est très vite fatigué de ses amis et se brouille même définitivement avec certains.

Cela s'explique quelque peu chez une personnalité de cette trempe car « son imagination lui représentait d'abord les gens tout autrement qu'ils n'étaient. Il les créait de toutes pièces, suivant la méthode classique, comme Dieu, à son image. Comment s'étonner qu'à l'usage il se trouvât déçu par les êtres réels dont il s'était fabriqué des représentations illusoires ? Il les accusait de changer, d'être infidèles à eux-mêmes. Non, les pauvres : ils ne changeaient pas ! Ils restaient, hélas, ce qu'ils étaient, c'est-à-dire tout différents du patron cornélien sur lequel il les avait découpés. »¹

N'est-ce pas là également l'indice d'une âme, éprise de perfection, qui cherche ici-bas le complet épanouissement de son être, de sa personnalité ? « Jamais je n'ai rencontré quelqu'un, affirme un de ses amis, plus prompt à se donner, à se vouer, mais jamais non plus personne qui au jour de la déception se ressaisît avec plus d'empportement. »²

Parmi ces amitiés de jeunesse, l'une joua un rôle important dans sa vie : ce fut celle de Marcel Baudouin. Jusque-là, ceux qui l'entouraient avaient voulu le diriger vers la carrière de l'enseignement, « et cela uniquement parce qu'un professeur a une vie matérielle plus agréable qu'un menuisier ou un rempailleur de chaises »³. Baudouin le premier fait miroiter devant les yeux du jeune homme la possibilité de tirer un tout autre parti de sa valeur personnelle. Une liaison étroite se forme bientôt entre ces deux êtres avides d'action et surtout pressés de porter remède au mal social, au mal universel.

Souvent dans la cour rose ils discutent tous deux de cette « cité harmonieuse » qui pourrait être créée par un socialiste mystique tout à fait libéré des contingences politiciennes.

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 96.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 95.

³ M. Péguy, *op. cit.*, t. III, p. 522.

Péguy avait commencé à faire profession de socialisme et adopté des allures anticléricales lorsqu'il était encore rhétoricien à Lakanal. Ce fut à l'occasion de l'élection du mineur Calvinhac comme maire de Carmaux contre le candidat que soutenait la compagnie des mines. Calvinhac fut congédié ; les ouvriers ne tardèrent pas à se mettre en grève. L'historien de Robespierre Albert Mathiez ouvrit une souscription à Lakanal en faveur des grévistes. Péguy ne fut pas le dernier à souscrire. La presse cléricale s'étant rangée du côté du patronat, Péguy en fut piqué et cessa d'assister aux offices religieux dans la chapelle du lycée.

Après son année de volontariat et son retour à l'École, Péguy nous est présenté par les Tharaud dans un portrait typique : « C'était un petit homme robuste, un peu massif, avec des épaules carrées, mais dans le détail tout en finesse. Il avait des yeux noisette, ou plutôt couleur de châtaigne, d'un éclat étonnant, qui regardaient passer les idées et s'arrêtaient sur vous tout à coup avec une autorité surprenante, des lèvres minces, bien dessinées entre de vigoureux maxillaires, le sang près de la peau, des artères qu'on voyait battre, des mains admirablement faites qui vous brisaient les doigts quand il vous serrait la main. »¹

Son année de service militaire lui avait tout particulièrement plu. Il voyait dans l'escouade un idéal de communauté, une image de la société qu'il rêvait d'établir. L'esprit d'obéissance et d'autorité qu'il appelait volontiers l'esprit socialiste l'avait surtout frappé. Il s'était épris de cette vie en commun et de la simplicité d'existence qui est le propre de la caserne. La discipline militaire l'attirait étrangement.

Il tenait surtout à être délivré du plus grand de tous les soucis : la liberté. Ce fils de vigneron avait-il gardé du régiment sa démarche rythmée comme un pas de cadence ? Cette discipline d'esprit se reflétait jusque dans son écriture haute et maigre aux lettres semblables à des caractères d'imprimerie, l'égalité complète, cette bonne camaraderie qui se manifeste d'une manière si frappante au régiment le captivait. Mais, par-dessus tout, « ce petit Beauceron rougeaud, sans beaucoup de grâce extérieure,

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 10.

possédait ce don mystérieux comme le génie ou la beauté : le prestige »¹. « On ne pouvait se trouver devant ce puissant esprit sans être aussitôt dominé. »²

La présence de Péguy parmi ses camarades exerçait sur eux un mystérieux empire. « Cette autorité involontaire, mais souveraine, je l'ai compris depuis, c'était celle qu'emporte avec soi toute vie spirituelle plus profonde... Un saint n'a qu'à parler, on ne discute pas, on croit et l'on suit. Il y avait déjà, dans Péguy, dans sa simplicité, dans sa douceur, dans sa bonté, dans sa force, des parties de sainteté. »³

Ajoutons que durant son séjour à l'École, ce fier Orléanais subit, comme d'ailleurs toute la génération de la Sorbonne après 1870, des influences qui imprimèrent, sur son âme neuve, une empreinte qu'elle conservera toute sa vie.

Ce socialisme de collège dont Péguy devint la plus intéressante personnalité participait beaucoup plus de la ferveur d'un jeune lévite quelque peu illuminé que de la fièvre ulcérée d'un Jules Vallès. Le désintéressement et la générosité en étaient les propriétés distinctives. L'envie et la petitesse d'âme qui eussent été très naturel venant d'un petit bachelier de son extraction, n'y avaient point de part. Ayant perdu la foi de ses ancêtres de très bonne heure, cette nature mystique et religieuse rencontra une forme rationaliste de la charité du Christ dans le socialisme de ses dix-huit ans. Certaines influences du dehors y contribuèrent en donnant à sa sensibilité une orientation vers laquelle elle inclinait tout naturellement.

C'est dans la cour rose de Sainte-Barbe que vit le jour ce socialisme un peu enfant.

« Qu'était-ce donc ce socialisme nouveau, [...] que rencontrait Péguy au seuil de sa vie ? C'était un mouvement fort incertain quant aux doctrines ; plutôt qu'un socialisme, un sentiment de charité sociale, incliné vers le christianisme, incliné vers le peuple

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 14.

² Jérôme Tharaud cité dans D. Halévy, *op. cit.*, p. 21.

³ Joseph Lotte cité dans D. Halévy, *op. cit.*, p. 23.

et peu attentif à cette double réalité qu'en arrière du christianisme il y a une Église, et en arrière du peuple un Parti. »¹

Ce socialisme de la cour rose était plus voisin du socialisme de saint François que de celui de Karl Marx. C'était une disposition du cœur, un respect tout évangélique pour les petites gens. Encore rempli des tendres souvenirs de son enfance, Péguy était pénétré de l'idée que ce menu peuple, plus près de la France d'ancien régime que de celle d'aujourd'hui, était bon.

Au lieu de la pauvreté de jadis, le peuple tombait à la misère. Or la pauvreté ennoblit et la misère dégrade. Et Péguy voulait sauver, comme le plus grand trésor de la race, cette pauvreté qu'il avait connue, et loger l'humanité dans une bonne petite maison de pauvreté, pareille à sa maison natale, où sa mère rempaillait des chaises, du même esprit, du même cœur et de la même main que les artisans d'autrefois avaient taillé les cathédrales.²

Aussi montra-t-il une prédilection pour les métiers manuels, prédilection qui était comme le pendant de son désir de perfection. Le petit artisan, le modeste ouvrier pouvait facilement, après un heureux apprentissage, arriver à la maîtrise. Or, cette qualité est beaucoup plus difficilement acquise quand il s'agit des travaux de l'esprit.

Voilà pourquoi « ce Villon du XX^e siècle » préfère-t-il pourtant le monde des humbles, des travailleurs manuels à la phalange des intellectuels. Et comme, pour lui, réaliser à l'extérieur une œuvre parfaite « ne fût-ce qu'un banc ou qu'un sillon »³, c'est faire passer dans l'esprit une « perfection correspondante », il rêve « d'une société où la première place serait accordée aux ouvriers et aux paysans »⁴.

En ces années, l'idée se répandait parmi les jeunes générations que le devoir primordial de ceux qui avaient reçu la haute culture

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 19-20.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 22.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 23.

⁴ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 23.

de l'esprit et que l'on nommait l'élite intellectuelle était de consacrer leurs « soins directs à l'amélioration morale des masses ouvrières et aux progrès de la justice sociale »¹. M. Paul Desjardins avait soutenu cette thèse dans une brochure *Le Devoir présent*, et avait fondé dans le même but son « Union pour l'Action morale ».

Comment ces privilégiés de l'intelligence voués à la pratique des lettres, des sciences et des beaux-arts pouvaient-ils aider au relèvement des ouvriers et établir une entente entre le prolétariat et la société moderne ? « Ici on envisageait surtout ce bien du côté intellectuel et moral et on se flattait d'y travailler utilement en initiant des auditoires ouvriers aux beautés des grandes spéculations philosophiques et aux chefs-d'œuvre des littératures, principalement étrangères. »²

Des jeunes sorbonnards parcouraient les faubourgs et dissertaient sur Ruskin, Ibsen, Tolstoï, Wagner, Browning, Pascal, Spinoza. Inutile d'affirmer que ce socialisme oratoire produisit plus d'effets perturbateurs qu'il n'aida au progrès et qu'il détourna nombre de jeunes gens des études de leur état.

Ce besoin d'action et d'apostolat explique les randonnées nocturnes des amis de la cour rose au quartier de la Butte-aux-Cailles où Louis Baillet avait découvert l'œuvre de la Mie de Pain que dirigeait un M. Enfert. Il s'agissait de distribuer la soupe aux pauvres du quartier et de leur adresser, en même temps que l'aliment si nécessaire au corps, des paroles de réconfort moral. Cette jeunesse pénétrée de haute culture, quoique remplie d'enthousiasme et de fièvre d'agir, ne laissait pas toujours échapper les paroles qui auraient atteint l'âme de ces pauvres gens peu attentifs aux différents systèmes philosophiques sur lesquels péroraient les gentils normaliens.

Un incident fera connaître l'attitude déjà radicale de Charles à cette époque, mais il prouvera en même temps la haute estime dont l'entouraient ses nombreux amis. Vers 1895, Baillet eut l'idée plutôt baroque de le choisir comme président d'une conférence de Saint-Vincent-de-Paul formée de lycéens. Péguy résolut d'accepter

¹ Pierre Lasserre, *Les Chapelles littéraires*, Garnier, 1920, p. 148.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 150.

par condescendance. Mais une difficulté surgit très vite dans son cerveau. Pouvait-il réciter la prière usuelle qui ouvrait chaque séance, lui qui habitait la « turne Utopie », citadelle d'orthodoxie socialiste et d'anticléricalisme farouche ? Baillet, qui savait que cet anarchiste normalien était parfaitement à l'aise dans une assemblée chrétienne, trouva un compromis. Le vice-président réciterait régulièrement le « *Pater Noster* » et Péguy n'entrerait que lorsque la prière serait dite.

Vers le même temps, les hardis socialistes Mathiez, Weulersse et Péguy menèrent une croisade afin de convertir de nouveaux néophytes à la foi socialiste. Un certain nombre de conférences furent données où l'on exposait la doctrine pure et simple. Celle de Péguy, intitulée « Kant et le devoir social », fit sensation. Les convertis furent-ils nombreux ? Nul ne le sait.

Un autre courant d'idées inspira bientôt à ces jeunes gens un dédain formel pour une culture intellectuelle supérieure et pour une discipline d'esprit ; ce mouvement tendait à discréditer l'humanisme français. Une vive réaction se faisait sentir contre la tendance dominante d'Ernest Renan. On lui reprochait son dilettantisme contemplateur et dédaigneusement inactif. « L'action était le mot d'ordre de ces anti-renaniens. De 1890 jusqu'à l'affaire Dreyfus, la vie française traversait une période de fléchissement et de langueur. L'élite intellectuelle, dont les impressions constituent toujours, dans un pays comme le nôtre, le plus sûr indice de l'état de la vitalité nationale, souffrait d'une sorte de désarroi. »¹

« Le procès fait à Renan était un procès fait à l'intelligence en sa personne. »² Cette faculté tomba en défaveur. « Aussi, Péguy dédaigne de se cultiver, de rien apprendre à fond, d'exercer son intelligence sérieusement et fortement, et d'acquérir l'expérience de l'outil professionnel de l'écrivain : les idées. »³

Enfin, il fut vaincu par le bergsonisme, qui le conduisit au seuil du catholicisme. Avant d'être fasciné par la métaphysique de Henri Bergson, Charles Péguy étudiant, s'était laissé charmé par

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 159.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 161.

³ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 164.

les constructions hégéliennes. Son vieux maître de philosophie, M. François Noël, fidèle et dernier disciple d'Hegel se plaisait à répéter que le jeune Charles « avait une tête pensante »¹.

IV. Premières œuvres. *Jeanne d'Arc*

Cette tête pensante délaisse bientôt la conquête des grades universitaires pour se livrer avec un enthousiasme passionné à l'étude de la question sociale.

Peu de temps après la mort de son fidèle ami, Marcel Baudouin, survenue durant l'année de volontariat à Dreux en 1896, Péguy prétextant, à la rentrée de novembre, « que sa vue baissait, qu'il n'y voyait plus clair », avait demandé un congé d'un an². M. Perrot avait essayé d'abord de le dissuader ; s'étant ensuite rendu compte qu'on ne persuadait pas Péguy mais que cette originale nature se persuadait elle-même, ce vieux savant très perspicace avait jugé prudent et raisonnable de laisser ce garçon, qui disait n'y plus voir clair, chercher et trouver son chemin tout seul.

Il avait obtenu son congé contre la règle de la maison et s'était retiré à Orléans près de sa vieille mère.

Différents bruits coururent. S'éloignait-il uniquement pour ménager ses yeux, ou pour faire son apprentissage d'ouvrier typographe, ou pour organiser un groupe socialiste à Orléans ? On fit toutes ces hypothèses. Mais la seule qui fût vraie ne pouvait raisonnablement venir à l'esprit de personne. Ce socialiste athée rentrait à Orléans méditer sur une sainte dans une atmosphère propice.³

En effet, qui eût deviné que ce socialiste intégral, cet anticlérical pur songeât depuis quelques mois à composer une œuvre pour la glorification de Jeanne d'Arc, l'héroïne nationale de la France ?

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 2.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 194.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 105.

Peut-être subit-il dans le domaine littéraire l'ascendant de son aîné, Romain Rolland, comme lui admirateur de Michelet et qui avait déjà livré au public plusieurs drames sur l'histoire de France ? Toujours est-il qu'en août 1897, il publie d'abord une brochure : « De la cité socialiste » sous le pseudonyme de Pierre Deloire, et à la rédaction de laquelle fort probablement Marcel Baudouin n'avait pas été étranger ; puis, en décembre de la même année, il fait paraître *Jeanne d'Arc*, drame en trois pièces dont il avait écrit la première partie avec la collaboration de son énigmatique Marcel.

Cette œuvre dramatique comprend trois parties : *Domrémy, Les Batailles, Rouen* et porte cette dédicace juvénile assez étrange :

À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,
À toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de
porter remède au mal universel ;

En particulier,

À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie
humaine,
À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort
humaine
pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;

Parmi eux,

À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie
humaine,
À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort
humaine
pour l'établissement de la République socialiste universelle,

Ce poème est dédié.

Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra.¹

¹ Péguy cité par D. Halévy, *op. cit.*, pp. 41-42. [Note de l'auteur.]
Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 3-4. [N.d.l.R.]

Cette primeur de Péguy a un charme, déjà une beauté. N'est-elle pas la pierre fondamentale qui sert de base à l'édifice de ses œuvres ? Ne nous fait-elle point connaître l'âme de Péguy chrétien et surtout ne déroule-t-elle pas devant nos yeux l'histoire de la crise qu'il traverse lui-même ? Car cette fille ingénue qui ne veut tenir compte de rien, qui n'écoute guère les conseils de sagesse des gens d'Église, qui ne se rend point à l'expérience des capitaines et des politiciens mais qui, bref, n'obéit qu'à son inspiration, qu'à son appel intérieur, ne représente-t-elle pas à ses yeux le type du héros socialiste vraiment convaincu ? Cette petite paysanne au caractère révolutionnaire qui se lamente si profondément sur la grande détresse du royaume de France n'est-elle pas l'image de sa propre souffrance en face des misères sociales ?

Dans la première partie de ce drame chrétien, Charles Péguy révèle l'origine de l'inspiration mystique et mystérieuse qui anime la Pucelle d'Orléans. Jeanne est terriblement épouvantée à la vue de cette guerre entre peuples chrétiens et surtout à la pensée que cette lutte entraînera la damnation éternelle d'un grand nombre d'âmes. Cette fille des champs est vivante d'une humanité mouvante et touchante. Les accents de révolte de la petite bergère ne sont-ils pas l'écho des sentiments qui animent son âme à lui, Péguy ? Pourquoi Péguy ne partage-t-il pas la foi de ses amis orthodoxes dont il vénère la sainteté ? S'il n'est pas chrétien, c'est précisément « parce qu'il a la passion du salut, parce qu'il veut sauver, et parce que le salut rencontre dans le dogme catholique des bornes qu'il n'accepte pas : *Je m'attaquerai donc à la foi chrétienne*, dit-il. »¹ N'exprime-t-il pas lui-même dans son écrit *De la grippe* les causes de son manque de soumission ? Car les sentiments de Péguy, quoique identiques à l'orthodoxie, n'entraînent pas l'obéissance, le conformisme.

Ce qui nous est le plus étranger en elle [la foi chrétienne], et je dirai le mot, [...] ce qui est barbare, ce à quoi nous ne consentirons jamais, ce qui a hanté les chrétiens les meilleurs, ce pour quoi les chrétiens les meilleurs se sont évadés, ou

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 53.

silencieusement détournés, mon maître, c'est cela : cette étrange combinaison de la vie et de la mort que nous nommons la damnation, cet étrange renforcement de la présence par l'absence, et renforcement de tout par l'éternité. Ne consentira jamais à cela quiconque a reçu en partage ou s'est donné un sens profond et sincère du collectivisme. Ne consentira pas tout citoyen qui aura la simple solidarité. Comme nous sommes solidaires des damnés de la terre :

Debout ! les damnés de la terre.

Debout ! les forçats de la faim.

tout à fait ainsi, et sans nous laisser conduire aux seuls mots, mais en nous modelant sur la réalité, nous sommes solidaires des damnés éternels. [...] Ciel ou terre, nous n'admettons pas qu'il y ait des morceaux de la cité qui ne résident pas au dedans de la cité. [...] Jamais nous ne consentirons à un exil prolongé de quelque misérable. À plus forte raison ne consentirons-nous pas à un exil éternel en bloc. [...] L'imagination d'un exil est celle qui répugne le plus à tout socialisme. Jamais nous ne dirons oui à la supposition, à la proposition de cette mort vivante. Une éternité de mort vivante est une imagination perverse, inverse. Nous avons bien assez de la vie humaine et de la mort humaine.¹

Ces paroles qu'il fait dire à Jeanne dans la première partie de ce drame ne sont-elles pas celles qu'il répète souvent, lui qui ne peut et ne veut pas accepter cet article du dogme catholique sur la mort vivante des damnés par la damnation éternelle ?

Aussi, la vierge de Domremy, que le mal excède et irrite, raconte-t-elle ses souffrances intimes à sa petite camarade, Hauviette, qui cherche vainement à l'apaiser en lui donnant ce conseil : « Travaille et sou mets-toi. »² Non satisfaite, Jeanne va dire ses anxiétés à une bonne religieuse du pays lorrain, Madame Gervaise. Cette nonne franciscaine sait que le chrétien doit

¹ Péguy cité par D. Halévy, *op. cit.*, pp. 53-54. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Toujours de la grippe*, A 464-465. [N.d.l.R.]

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 38.

combattre le mal sans l'espérance de l'abolir ; elle sermonne donc l'enfant : « Prie et soumets-toi »¹, lui dit la pieuse croyante.

Devant les résistances de la fillette, elle lui rappelle alors que Jésus lui-même a connu cette révolte et cette douleur mais qu'il a dû s'arrêter au seuil de l'enfer et qu'il n'était guère en sa puissance de sauver les damnés. Madame Gervaise expose, la douleur affreuse du Christ-Jésus en quelques vers qui sont d'une solidité et d'une force tout à fait virile :

Jésus mourant pleura sur les abandonnés.

Comme il sentait monter à lui sa mort humaine,
Sans voir sa mère en pleurs et douloureuse en bas,
Droite au pied de la croix, ni Jean, ni Madeleine,
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas,

[...]

Étant le Fils de Dieu, Jésus connaissait tout,
Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime,
Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie,
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,
Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse,
Clameur dont chancela Marie encore debout,

Et par pitié du Père il eut sa mort humaine.²

Et Madame Gervaise s'adressant à l'enfant obstinée : « Pourquoi vouloir, ma sœur, sauver les morts damnés de l'enfer éternel, et vouloir sauver mieux que Jésus le Sauveur ? »³

La jeune fille répète alors, de toute l'ardeur de son âme endolorie mais non soumise : « Alors [...] qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? »¹

¹ D. Halévy, *ibidem*.

² D. Halévy *op. cit.*, pp. 39-40. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 17. [N.d.l.R.]

³ D. Halévy, *op. cit.*, p. 40. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 17. [N.d.l.R.]

Elle prie Dieu d'envoyer au peuple français un chef de guerre,
et le Tout-Puissant lui ordonne de remplir ce rôle sublime. Jeanne
quitte son village natal subrepticement, sans voir ses parents, et
après avoir adressé ses adieux touchants à la Meuse :

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.

Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, — à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

¹ D. Halévy, *ibidem*. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 18.
[N.d.l.R.]

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais.¹

Impossible de passer sous silence les adieux de Jeanne à sa maison paternelle. Ses accents ne sont-ils pas l'écho d'un Lamartine ou d'un Vigny ?

Ô maison de mon père où j'ai filé la laine,
Où, les longs soirs d'hiver, assise au coin du feu,
J'écoutais les chansons de la vieille Lorraine,
Le temps est arrivé que je vous dise adieu.

Tous les soirs passagère en des maisons nouvelles,
J'entendrai des chansons que je ne saurai pas ;
Tous les soirs, au sortir des batailles nouvelles,
J'irai dans des maisons que je ne saurai pas.

Maison de pierre forte où bientôt ceux que j'aime,
Ayant su ma partance, — et mon mensonge aussi, —
Vont désespérément, éplorés de moi-même,
Autour du foyer mort prier à deux genoux,
Autour du foyer mort et trop vite élargi,

Quand pourrai-je le soir filer encor la laine ?
Assise au coin du feu pour les vieilles chansons ;
Quand pourrai-je dormir après avoir prié ?
Dans la maison fidèle et calme à la prière ;

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
Ô maison de mon père, ô ma maison que j'aime.²

Dans la deuxième pièce, Péguy nous montre l'humble villageoise en butte aux difficultés que lui suscitent les capitaines et le roi lui-même qui se défient de cette inspiration mystique et mystérieuse tout à la fois. Elle entre alors en discussion avec les clercs qui veulent s'assurer de la divinité de sa mission.

¹ Charles Péguy, *Morceaux choisis. Poésie*, 5^e éd., Gallimard, 1927, pp. 7-9. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 58-59. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P2 59-60. [N.d.l.R.]

S'étant armée, la vaillante guerrière délivre Orléans et fait sacrer son roi à Reims.. Après ces brillantes victoires, elle n'est point apaisée. Car qu'a-t-elle sauvé ? Qu'a-t-elle fait ayant voulu tant faire ? La France reste toujours inachevée et atteinte du mal, du péché. Elle s'obstine à guerroyer, à vouloir atteindre son vieil ennemi. Enfin, Péguy, dans une troisième et dernière partie, met la généreuse enfant, aux prises avec ses juges iniques, tous, gens à la solde du roi d'Angleterre. Elle se défend mais, hélas, le mal a trouvé en elle ses repaires. Car il lui est arrivé de s'irriter, de mentir même. Elle est atteinte de cette lèpre dont elle voulait délivrée l'humanité française.

Et, la veille de sa mort, dans une prière fervente et pieuse, elle adresse tristement à Dieu cette pressante supplique :

Je voudrais bien savoir
Ô mon Dieu s'il est vrai que je me sois damnée.¹

Cette œuvre ne peut certes être lue sans que le lecteur en éprouve une émotion profonde mais tendre. Jeanne y symbolise le dévouement mystique et donne à la France et même à l'humanité entière le plus bel exemple du désintéressement féminin.

Ce drame est double : celui de l'enfant lorraine qui souffre amèrement devant son cher pays de France pillé, dévasté et livré à l'ennemi et celui de la vierge chrétienne, qui est aussi celui de Péguy, en face de la création envahie par le mal.

« — Il est vrai : je souffre encore une souffrance, une souffrance inconnue, au-delà de tout ce que tu pourrais imaginer. »²

La plupart des amis de Charles Péguy négligent ou même ignorent cette première œuvre originale ; ils ont tort, car elle renferme des beautés cachées, et certains de ses vers sont parmi les plus forts de la poésie religieuse française.

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 41. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 286. [N.d.l.R.]

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 38. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Jeanne d'Arc*, P₂ 12. [N.d.l.R.]

De plus, ne permet-elle pas de puiser jusqu'aux sources pour découvrir les traits caractéristiques de l'esprit de l'auteur même et ouvrir de larges perspectives sur son avenir ?

Quel dut être l'étonnement du socialiste Lucien Herr lorsque ce volume de vers et de prose mêlés, tout rempli de singularités, tomba sur sa table de bibliothèque ! Une sainte, des voix célestes, saint Michel, sainte Catherine, quels visiteurs importuns dans ce milieu anarchique alors qu'on était en pleine fièvre Dreyfus !

« Comment cet extravagant Péguy, qui donnait tant de preuves du meilleur esprit républicain et laïque, avait-il pu perdre son temps à ces vieilleries réactionnaires ? »¹

Comment surtout était-il parvenu à placer sa République socialiste universelle sous le vocable d'une sainte de la chrétienté ? Un diagnostic attentif ne révélait-il pas chez ce « pion » quelques symptômes d'une tare héréditaire, irrémédiable : le sentiment religieux ?

« Péguy lui-même ne se rendait pas compte qu'il était pénétré du même esprit chrétien qui animait son héroïne. Un grand écrivain va toujours au-delà de sa pensée claire. L'inconscient le précède sur sa route. Il suit sa création. Deux années de méditation avaient suscité en lui une disposition intérieure qui le faisait agir et penser, sans qu'il s'en doutât, en chrétien. Et ce n'est qu'après coup, en revivant par la mémoire ce temps-là, que son dreyfusisme d'alors lui apparut ce qu'il était vraiment : un état religieux, une poussée mystique, qui jaillissait tout droit de l'antique souche chrétienne. »²

Sous le pseudonyme de Pierre Baudouin, il publie l'année suivante *Marcel. Premier dialogue de la cité harmonieuse*. Cet opuscule résume les idées qu'il avait échangées avec son « alter ego », Marcel Baudouin, peu de jours avant la mort de ce dernier ; l'auteur décrit la cité où les citoyens pourraient facilement s'éprendre d'idéal et seraient aptes à comprendre des nobles dévouements tels que celui de sa sainte préférée : Jeanne d'Arc. Écrit sans divisions apparentes, l'ouvrage se décompose

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 143.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 144.

facilement en quatre parties bien distinctes. L'écrivain subtil, ayant étudié l'universalité de la cité harmonieuse, passe en revue fort brièvement, les conditions du labeur matériel, analyse ensuite la vie intérieure des citoyens et traite, en dernier lieu, du travail désintéressé dans le domaine des sciences, des arts et de la philosophie. Péguy s'attarde longuement sur les deux dernières parties ; la question du travail matériel lui semble plutôt secondaire.

V. Librairie socialiste et fondation des *Cahiers de la quinzaine*

Ayant épousé civilement la soeur de Baudouin, qu'il connaissait à peine, il renonce à l'internat de l'École et abandonne bientôt définitivement l'enseignement. Il devient alors, avec ses maîtres et ses amis, codirecteur d'une librairie socialiste sise à l'angle de la rue Cujas et de la rue Victor Cousin. Être boursier en Sorbonne et diriger en même temps une firme commerciale auraient pu lui causer des embarras ; il agit donc sous le nom d'un de ses amis dévoués et inscrit en lettres d'or au-dessus de la porte d'entrée de sa forteresse socialiste et dreyfusarde : LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS.

Cette librairie était le quartier général des normaliens et des étudiants sorbonniques qui venaient chaque jour pérorer sur l'Affaire.

Tout en faisant l'apprentissage du métier d'éditeur, Péguy prépare l'agrégation et assiste à certains cours. En juillet, il se présente à l'examen et échoue.

Péguy resta deux ans à la librairie socialiste ; durant ce laps de temps, il écrivit peu. Seuls divers articles de critique parus dans la *Revue socialiste* et la *Revue blanche* figurent parmi ses productions littéraires.

Vers la même époque, le parti dreyfusard se sentant trop faible contracta une alliance avec le prolétariat socialiste. Cette union donna naissance au « socialisme unifié », qui adopta l'orthodoxie marxiste. Le prestige toujours croissant du marxisme parmi les socialistes européens avait très probablement pour principale

cause la victoire des armes allemandes et la puissance matérielle de la Germanie moderne. Quoiqu'il en soit cette unification eut le tort de déplaire à Péguy. Aussi s'empressa-t-il d'attaquer par la plume ce parti unifié ; il dirigea surtout ses invectives contre celui qui était, en ce temps, la vivante incarnation de ce socialisme : Jules Guesde.

Vers la fin de 1899, il se brouilla avec Lucien Herr et avec la majorité de ses associés à propos de la révision du procès Dreyfus et aussi au sujet du Congrès socialiste. La rupture fut imminente lorsque Péguy exposa aux Cinq son projet de fonder une revue dans laquelle on opposerait « la simple vérité à la vérité du Parti »¹. Ne pouvant plus supporter les incartades de son élève à l'égard de Jules Guesde et des guesdistes, Lucien Herr lui répondit : « Vous rendez impossible ce que nous voulons faire. Avec votre façon de concevoir le socialisme, vous ne pouvez être socialiste que tout seul. N'est-ce pas ce que vous voulez ? Au fond, vous êtes anarchiste, vous êtes péguiste. En tous cas, vous n'êtes pas des nôtres. »²

Lucien Herr souffrit terriblement de sa rupture avec Péguy : « quand des intellectuels se brouillent, leur rupture a toujours quelque chose de particulièrement brutal, parce qu'ils affectent de compter le sentiment pour rien. Eux-mêmes distinguent assez mal la part que tient le cœur dans ces amitiés que l'esprit seul paraît avoir fait naître et nourrir. Mais quand les intelligences se séparent, il faut bien que les cœurs s'en aillent aussi de leur côté, et cela ne va pas sans douleur. »³

Avide d'indépendance et ne rencontrant point l'assentiment de ses co-associés, il quitta alors la rue Cujas et vint s'installer tour à tour sur la rue des Fossés Saint-Jacques avec les Tharaud, à l'École des hautes études sociales, puis enfin au numéro 8 de la rue de la Sorbonne.

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 191.

² P. Lasserre, *op. cit.*, pp. 175-176.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. I, p. 194.

Devenu son maître absolu, il commence la publication des *Cahiers de la quinzaine*, dont le premier numéro paraît le 5 janvier 1900. Il conduira ses abonnés pas à pas vers la Mystique.

« Qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? », demandait Jeanne avec son audace obstinée. C'est aussi le cri de Péguy. L'Affaire lui fournit l'occasion d'écrire ; il s'élève contre la politique antidreyfusarde. Reconnaître l'innocence de Dreyfus, c'était, pour lui, sauver l'honneur de la France.

« Sa sympathie allait à tout ce qui était original et sincère. La foi dreyfusiste et socialiste de Péguy était essentiellement mystique, pure de toute compromission politique. Il lui parut que certaines idées pour lesquelles il avait combattu avaient été après leur triomphe exploitées et avilies ; il le dit violemment et avec une grande puissance d'ironie et d'invective. »¹

Aussi ce pamphlétaire malcommode multiplie-t-il ses rhapsodies singulières, dans lesquelles le sarcasme et l'ironie acerbe avoisinent la plus haute philosophie. Il les dirige contre la Sorbonne, contre les fonctionnaires intellectuels, contre Jaurès qui a soutenu le Ministère Combes, contre les universitaires.

Peut-être un grain d'envie anime sa colère. Il ne voit pas sans mécontentement ces camarades arrivés, rentés, considérés, qui, éludant les noviciats provinciaux et utilisant les antichambres ministérielles, se sont glissés de leur chambrette d'étudiants jusqu'aux grands postes. Quand ils entrent à la Sorbonne, ils passent devant sa boutique et le saluent de la main, d'un geste protecteur. Péguy, c'est pour eux l'enfant perdu, le raté de leurs promotions. Il s'irrite. Il ne voudrait certes pas être comme eux, et le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas ; mais il les hait d'avoir ces vies commodes qu'il n'a pas. L'irritation s'ajoute aux mouvements de sa pensée.²

La gérance des *Cahiers* fut longtemps très difficile et Péguy eut souvent recours aux souscriptions de quelques amis.

¹ Maurice Enoch, *Larousse mensuel illustré*, t. III (1914-1916), n° 96, février 1915, p. 354.

² D. Halévy, *op. cit.*, pp. 59-60.

Aussi bataille-t-il avec acharnement pour le salut de tout ce qui est pauvre ; il s'en prend à l'État moderne et dénonce ses tyrannies, sa matérialité et sa vénalité. En octobre 1906 et 1907, il publie trois cahiers qui sont ses premiers écrits de polémique : *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne ; De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes ; De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*.

Péguy proteste énergiquement contre le népotisme et le favoritisme qui font parvenir les médiocres « aux postes et places de choix » et refoulent « tout ce qui est pauvre, tout ce qui est cultivé, tout ce qui est libre », « aux places basses, aux places pauvres, aux postes ingrats »¹. Et Péguy continue à mordre à belles dents. Cet orgueilleux, présentement dans une sorte d'impasse, semble vouloir tirer vanité, se faire gloire de ses embarras. Il ne peut cependant contenir son humeur impatiente et il se répand au dehors en paroles satiriques parfois cruelles.

Le style de Péguy est tout à fait singulier et unique. Sa rhétorique déroute même les meilleurs juges dans la matière et reste pour plusieurs un secret, un mystère.

Le style de Péguy est semblable à celui des très anciennes litanies. Il est semblable aux chants arabes, aux chants monotones de la lande ; il est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de sable, désert de pierre... Le style de Péguy est semblable aux cailloux du désert, qui se suivent et se ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit peu différent ; d'une différence qui se reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'accentue, s'affirme et toujours plus nettement ; on avance. [...] Je ne veux plus aimer que les déserts ou les jardins ; les jardins très soignés et les déserts monotones où la même fleur, ou du moins la presque pareille, répètera le presque semblable parfum, durant des lieues ; et le même caillou, la même couleur, et pourtant à chaque fois un tout petit peu différente ; comme la flûte arabe la même phrase, presque la

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 61. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, B 717. [N.d.l.R.]

même, durant presque tout le concert ; comme le croyant la même prière, durant tout son temps d'oraison, ou du moins presque la même, un peu différemment intonnée, presque sans qu'il s'en doute, et comme malgré lui qui recommence encore, et où sa foi ne s'épuise pas encore.¹

Au premier abord, Péguy semble se répéter mais il ne se répète jamais : « il avance à la manière du flot, poussant sa pensée par longues vagues, chacune recouvrant la précédente et la dépassant d'une ligne. »²

François Porché compare le style de Charles Péguy au rythme de la marche : « Et c'est pourquoi elle donne quelquefois au lecteur mal préparé l'impression du piétinement. Erreur grossière. Péguy ne piétine jamais sur place, mais il est vrai qu'il n'avance que d'un pas à la fois, sans se presser, en bon brisquard d'infanterie. Dure est la route et lointaine l'étape, et il faut aussi surveiller la gauche, le fusil sous le bras, parce qu'il y a des buissons pleins d'embûches, et que déjà le soir descend. »³

En effet, Péguy veut livrer sa pensée telle qu'il la conçoit, telle qu'elle surgit de son cerveau, dans son désordre apparent, avec ses saillies, ses longues parenthèses. De là ses éternelles répétitions, ses lenteurs infinies, ses phrases sans verbes, sa ponctuation vraiment déconcertante, ses mariages de mots et de néologismes étranges qui produisent l'effet d'une pensée qui marche pour le simple plaisir de marcher.

C'est dans un petit pavillon, entouré d'arbres, à Lozère, que Charles Péguy écrivit la plupart de ses œuvres. Ses méthodes de travail étaient des plus curieuses. Il écrivait dans une pièce sombre et austère, meublée de grandes bibliothèques en acajou, d'une table de bois blanc, recouverte d'un tapis vert, qui portait de nombreuses boîtes de carton, enfermant manuscrits à paraître et liasses de feuilles d'expéditions coupée en longues bandes. Sur ces feuilles, il écrivait en caractères allongés et serrés, sans laisser de marge, en espaçant ses lignes de trois à quatre

¹ André Gide cité par D. Halévy, *op. cit.*, pp. 64-65.

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 42.

³ François Porché cité par Halévy, *op. cit.*, pp. 65-66.

centimètres. Jamais il ne se corrigeait. Il n'a pas plus de dix mots raturés dans la plupart de ses ouvrages. Par contre, il lui arrivait de compléter ses textes, soit en relisant son manuscrit, soit lors de la correction des épreuves.¹

Outre ses propres œuvres, les *Cahiers de la quinzaine* ont fait connaître au public les ouvrages de Jérôme et Jean Tharaud, de Julien Benda, de Maxime Vuillaume, de Georges Sorel, etc. À l'origine, de nombreuses questions de politique intérieure et extérieure y furent étudiées. Les *Cahiers* des dernières séries avaient au contraire une tournure plutôt littéraire.

VI. Péguy et le bergsonisme

Malgré la gérance difficile de ses *Cahiers*, Péguy ne manquait jamais chaque vendredi d'aller écouter Henri Bergson au Collège de France. Péguy accompagnait ordinairement Georges Sorel ; tous les deux, souffrant de l'appétit métaphysique, communiaient ensemble d'admiration pour Bergson, ce maître au discours subtil et à la pensée fluide, qui, pendant une heure, entraînait ses auditeurs dans l'ivresse la plus agréable.

Le gérant des *Cahiers* se mouvait très aisément dans cette atmosphère ; il faisait une continuelle application de cette philosophie aux actions quotidiennes de la vie et, plus tard, quand il inclinera vers le christianisme, ce sera encore à Bergson qu'il demandera des lumières sur les mystères de la liberté et de la grâce. Nul enseignement n'a exercé sur lui une plus grande séduction ; il a voué à son maître une sincère et affectueuse fidélité et n'a jamais voulu connaître d'autre doctrine. Il s'est toujours déclaré bergsonien. « Cette influence fut pour lui d'une énorme conséquence : mais peut-être pas nécessairement d'une heureuse conséquence. »²

Sans aucun doute, le bergsonisme influa grandement sur sa pensée et son style tout à la fois. « Non pas qu'il rappelât en rien la

¹ M. Péguy, *op. cit.*, p. 525.

² Louis Coquelin, « Charles Péguy », art. cité, p. 256.

manière ondoyante et diaprée du subtil philosophe de l'intuition. Mais on pourrait sans doute dériver les balbutiements et les répétitions du style Péguy, son horreur de la composition concertée, au probe scrupule de recueillir sa pensée sans l'arranger, au moment où elle surgissait des profondeurs de son âme. Le résultat, à dire le vrai, fut quelque peu différent. Péguy était un esprit logicien et autoritaire, et le principal effet de son jaillissement volontaire fut de le faire paraître souvent guindé, pesant, et de donner l'impression de ce qu'il haïssait le plus au monde, le procédé. C'est au contraire quand il écrit normalement, si l'on peut dire, que paraît le mieux tout ce qu'il y avait en lui de fraîcheur et de naïve effusion. »¹

La philosophie de Bergson exerça également une profonde influence sur la mystique de Charles Péguy ; en effet, il y a beaucoup de bergsonien dans ce réalisme mystique de Péguy. Mais il convient d'ajouter que ce hardi Beauceron est redevable de sa structure intellectuelle au Bergson de *Matière et mémoire* plutôt qu'au Bergson des *Données immédiates*. Cependant Péguy a vite dépassé son initiateur au langage éthéré. Son œuvre peut être considérée comme le couronnement qu'aurait dû avoir la philosophie bergsonienne, épanouissement qu'elle n'a pas eu. La philosophie intuitionniste de Henri Bergson pouvait recevoir un double couronnement : l'un, réaliste humaniste ; l'autre, réaliste mystique. Péguy a traversé l'un sans s'y arrêter, il a complété l'autre et s'y reposa. Peut-être eût-il été préférable qu'il n'eût écouté que son cœur simple et naïf et les voix de ses ancêtres du faubourg Bourgogne.

VII. Notre patrie ; le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc

1905 est une année importante et décisive. L'empereur Guillaume débarque à Tanger en uniforme de cuirassier blanc. Les menaces allemandes stimulent le patriotisme de Péguy. L'humiliation nationale lui fait abandonner la révolution

¹ *Larousse mensuel illustré, ibidem.*

dreyfusarde. Devant le péril de la France, il s'élève contre les partisans d'une politique antimilitariste et antipatriote.

Après l'affaire d'Agadir, son indignation véhémement se tourne contre Gustave Hervé, qui lui apparaît comme le plus grand criminel de la plume. Toujours révolutionnaire, Péguy veut le peuple grand mais comment peut-il être grand et honoré si la patrie s'incline honteusement devant les menaces et les volontés étrangères ? Impossible de séparer le peuple et la patrie ; telle est l'opinion du révolutionnaire Péguy, qui n'est guère nationaliste, puisque « [l]a patrie n'achève pas l'homme : elle le forme et le protège pour des destins qui la dépassent. »¹

Aussi, en cette même année 1905, Péguy écrit-il un petit volume d'une beauté simple et très mystérieuse : *Notre patrie*. Ici c'est le patriote qui, dans un style où perce sa spontanéité charmante, raconte la semaine d'un bourgeois parisien, fort probablement la semaine que lui, Péguy, a passée avant la menace. Le gentil roi d'Espagne est venu visiter la capitale française. Le roi se rendit jusqu'au quartier Latin, accompagné de ses beaux cuirassiers. La ville était belle et le bon peuple de Paris aux mœurs singulières était sorti pour voir passer le roi d'Espagne :

Singulier peuple de Paris, peuple de rois, peuple roi ; le seul peuple dont on puisse dire qu'il est le peuple roi sans faire une honteuse figure littéraire ; profondément et véritablement peuple, aussi profondément, aussi véritablement roi ; [...] dans la même attitude et le même geste peuple et roi ; [...] peuple familial et ensemble respectueux, comme le sont les véritables familiers ; peuple vraiment le seul qui sans préparation sache faire à des rois une réception ancienne et royale ; [...] singulier peuple qui ne se précipite pas aux doctes leçons de nos savantes universités populaires, et qui se presse à des cérémonies plus ou moins populaires, vraiment, plutôt moins que plus, d'une popularité contestable, à des fêtes royales, à des cortèges présidentiels ; qui pourtant ne se nomment point officiellement populaires.²

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 99.

² Charles Péguy cité par Marcel Péguy, *op. cit.*, pp. 540-543. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Notre patrie*, B 23-26. [N.d.l.R.]

Un soir, troubles et cris des camelots ; un anarchiste avait tiré au passage des militaires. Rumeur terrifiante mais la félicité n'est point brisée : « [...] le jeune roi part content du vieux peuple, le vieux peuple reste content du jeune roi. »¹

Puis soudain la menace : « Comment en l'espace d'un matin tout le monde [...] sut que la France était sous le coup d'une invasion allemande [...], c'est ce que je veux d'abord noter. »²

Et Péguy continue à pérorer sur la soudaineté de cette nouvelle et sa rapide propagation parmi le peuple.

Cependant la tension franco-allemande durant toujours, notre pamphlétaire se retourne vers sainte Jeanne d'Arc et sainte Geneviève et médite longuement sur les libératrices des deux villes si chères à son cœur : Orléans et Paris. Dans cette méditation mystique, il retrouve les pieuses impressions qu'il avait éprouvées jadis, lorsque, jeune enfant, il assistait, le jeudi, au catéchisme de sa paroisse en l'église de Saint-Aignan, cet autre libérateur de sa ville natale, Orléans.

Charles Péguy cesse alors de se plaindre et laisse le pamphlet : « [...] il accepte de vivre comme il faut qu'on vive en son temps. »³ Il va enfin devenir poète ; il reprend son œuvre de jeunesse et noircit ces larges blancs et ces marges si spacieuses où sa pensée était restée comme en suspens. Il n'efface pas un seul mot mais ajoute des accroissements immenses.

Après deux années de silence méditatif et de travail ardu, il publie le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1910). L'œuvre comprend deux méditations solitaires et deux dialogues. Jeanne fait connaître ses origines populaires dans sa causerie avec Hauviette, sa petite camarade, et ses origines chrétiennes dans son entretien avec une religieuse, Madame Gervaise. Jeanne a vu la France désolée et malheureuse, elle a vu les âmes souffrir autour d'elle ; elle sait aussi que Jésus-Christ est mort pour le salut de l'humanité entière. Voilà tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle sait.

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 95.

² D. Halévy, *op. cit.*, p. 96. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Notre patrie*, B 60. [N.d.l.R.]

³ D. Halévy, *op. cit.*, p. 100.

Mais, cette petite fille de Domremy veut se dévouer ; elle veut se sauver. Ce matin-là, la fille de Jacques d'Arc, gardant seule les moutons de son père, près de la Meuse, prie :

Ô mon Dieu si on voyait seulement le commencement de votre règne. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, jamais rien. Vous nous avez envoyé votre Fils, que vous aimiez tant, votre fils est venu, qui a tant souffert, et il est mort, et rien, jamais rien. Si on voyait poindre seulement le jour de votre règne.¹

Jeanne cause ensuite avec sa petite amie, Hauviette qui ne la comprend pas très bien. Hauviette prie, travaille et espère.

Quand j'ai bien fait ma tâche et bien fait ma prière, il m'exauce à sa volonté ; ce n'est pas à nous, ce n'est à personne à lui en demander raison. Vraiment, Jeannette, il faut que tu aies une grande souffrance pour oser ainsi demander compte au bon Dieu.²

En effet. Jeannette, âme inquiète et insatiable , continue, après le départ d'Hauviette à se lamenter :

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc ? De tout temps, hélas, dans tous les temps on s'est perdu ; mais depuis quarante ans hélas on ne fait plus que cela, on ne fait plus que de se perdre. Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a. Il y en avait encore qui se sauvaient. [...] C'était la terre, hélas, quelquefois, souvent c'était la terre qui préparait à l'enfer. Aujourd'hui ce n'est plus même cela ; ce n'est plus la terre qui prépare à l'enfer. C'est l'enfer même qui redéborde sur la terre. Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc de changé, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau. Qu'avez-vous fait de ce peuple, de votre peuple, chrétien. Faudra-t-il que vous ayez envoyé votre fils en vain et sera-t-il dit que

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, CQ XI-6, 1910, p. 23. [Note de l'auteur.] P2 403. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 62. [Note de l'auteur.] P2 430. [N.d.l.R.]

Jésus sera mort en vain, votre fils qui est mort pour nous.
Sera-t-il dit que vous n'aurez point fait cesser la grande pitié
qui est au royaume de France.¹

L'enfant déverse alors le trop-plein de sa douloureuse tristesse
et de sa poignante inquiétude dans l'âme calme d'une fervente
croyante : madame Gervaise. Elle écoute sa payse qui, pour
l'apaiser, médite avec elle sur la passion de l'Homme-Dieu : le
supplice affreux, la mort cruelle et surtout le cri étrange du
« *sitio* ».

C'est que le Fils de Dieu savait que la souffrance
Du fils de l'homme est vaine à sauver les damnés,
Et s'affolant plus qu'eux de la désespérance,
Jésus mourant pleura sur les abandonnés.²

Jeannette écoute silencieuse, car il ne sied point de discourir à
son âge ; cependant elle rappelle à son aînée certain verset qu'un
chrétien ne répète guère sans frémir :

- Alors, tous les disciples l'ayant abandonné, s'enfuirent.
- Mon enfant, mon enfant, répond Madame Gervaise,
comme tu parles, tu ne parles pas comme une petite fille.
- Je crois... je crois..., ose murmurer Jeanne.
- Ma fille, mon enfant, qu'oses-tu dire ?
- Je crois que si j'avais été là, je ne l'aurais pas abandonné.³

La bonne franciscaine la reprend vivement et la met en garde
contre l'orgueil. La petite bergère continue : « Jamais nos Français
ne l'auraient abandonné ainsi, jamais nos Français ne l'auraient
abandonné. / Des gens du pays lorrain, des gens du pays

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 64-65.
[Note de l'auteur.] P2 431-432. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 191. [Note
de l'auteur.] P2 519. [N.d.l.R.]

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 200-201.
[Note de l'auteur.] P2 525-526. [N.d.l.R.]

français. »¹ Cette fillette obstinée s'humilie enfin mais elle trouve moyen de dire : « Je suis comme tout le monde ; (mais) je sais que je ne l'aurais pas abandonné. »² Puis : « Je crois bien qu'au fond je ne suis tout de même pas lâche. »³

Madame Gervaise la quitte alors ; et Jeannette, sous l'effet d'une inspiration divine, de s'écrier spontanément : « — Orléans, qui êtes au pays de Loire. »⁴

La personne du Christ-Sauveur domine tout ce mystère ; cette œuvre maîtresse de Charles Péguy est vraiment chrétienne.

L'auteur en est inséparable : « Il parle le langage des chrétiens ; il l'adopte, il se l'approprie ; et de même qu'il croit aux mots du vocabulaire français, supports de sa pensée, d'un même attachement, d'une même adhésion il croit à ces réalités surnaturelles, à ces espérances chrétiennes, supports de son inspiration, de son être ; il est chrétien. »⁵

L'étrange personnalité de Péguy, tout en ayant évolué, semble être toujours demeurée identique à elle-même ; c'est que le christianisme de Péguy ne trahit point son humanisme.

Sa grande œuvre, *Jeanne d'Arc*, commencée dans la fraîcheur de sa jeunesse, lui inspire les mêmes impressions lorsque, parvenu à la virilité, il la veut compléter. « Il développe, il ne modifie rien, il construit sur la pierre depuis longtemps posée. »⁶

Le christianisme de Péguy n'est guère protestant, encore moins moderniste ; il est catholique mais d'un catholicisme nullement clérical puisque, pour lui, une nonne représente toute l'Église. Ce catholicisme jeune et fervent est plutôt lyrique et n'entraîne guère la soumission ; aussi, comme le faisait observer Maurice Barrès, ce

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 203. [Note de l'auteur.] P2 527. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 236. [Note de l'auteur.] P2 550. [N.d.l.R.]

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 241. [Note de l'auteur.] P2 553. [N.d.l.R.]

⁴ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 250. [Note de l'auteur.] P2 559. [N.d.l.R.]

⁵ D. Halévy, op. cit., p. 106.

⁶ D. Halévy, op. cit., p. 112.

catholicisme est « capable de désordres immenses »¹. Ce fils de paysans aime et sert son pays et son peuple ; révolutionnaire ou chrétien, ce passionné de la liberté et de l'indépendance ne cédera pas un pouce aux théologiens et aux bureaucrates du christianisme.

Ce même Péguy est le dernier écrivain français qui ait osé et su chanter les conscrits de la Révolution. *Ils étaient heureux, les bougres. Ils faisaient quelque chose. Et ils savaient très bien qu'ils faisaient quelque chose Leurs sabots leur pied nu a obtenu de ce monde un retentissement qui n'a été donné à nul homme depuis, Leur pied nu a obtenu de l'instrument du monde une résonance, des cordes, des routes de ce monde une résonance, un retentissement que nul n'en a tiré depuis.*²

VIII. Le Porche du mystère de la deuxième vertu ; Le Mystère des saints Innocents

En 1912, Péguy livre *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*. L'atmosphère de cette œuvre est toute chrétienne et populaire, mystique et familière tout à la fois. L'auteur montre un porche aux vastes dimensions ; il fait parler Dieu comme un vieux patriarche juif qui ne semble comprendre rien du christianisme. Le Dieu de Péguy est un père tout-puissant et sage. Tout en se reposant, il regarde les cieux étoilés ; il cherche la Terre dans l'immense espace. C'est pour cette Terre que son fils a souffert l'énorme aventure : l'Incarnation.

Penché sur elle, Dieu le Père écoute les bruits qui montent. Il aperçoit le bûcheron Sévin qui travaille dans la forêt. Ce brave homme pense à ses trois enfants confiés à la Vierge Marie. Quel courage, quelle espérance ! Le regard de Dieu s'arrête enfin sur la Lorraine, d'où un cri a jailli naguère.

« —Orléans, qui êtes au pays de Loire. »³

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 113.

² D. Halévy, *op. cit.*, pp. 114-115.

³ Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 250. [Note de l'auteur.] P2 559. [N.d.l.R.]

Ô merveille, le Dieu fort se surprend à espérer. L'homme espère en Dieu et le Tout-Puissant espère en l'homme. Jésus, le Sauveur conçoit l'Espérance et cette vertu parvient jusqu'en son Père en passant par le cœur des hommes. Cette œuvre est immense ; elle reflète un christianisme tout rempli des trois vertus théologiques. L'espérance surtout étonne Dieu le Père. Ce patriarche semble avoir un amour de prédilection pour les Français. Aucun Français n'a cru aussi énergiquement que Péguy à la mission de sa patrie. En effet, pour Dieu il n'y a ici-bas rien de comparable au bon peuple français :

Ô mon peuple français, Ô mon peuple lorrain. Peuple pur,
peuple sain, peuple jardinier.
Peuple laboureur et cultivateur.
Peuple qui laboures le plus profondément
Les terres et les âmes.
[...]
Peuple qui suis le mieux, qui as le mieux pris les leçons de
mon fils.¹

Moi je sais, dit Dieu, jusqu'où un Français peut se taire.
Sans rompre l'alignement.
Je sais jusqu'où un Français peut ne pas rompre une
ordonnance.
Et ce qu'ils souffrent en dedans, et jusqu'où,
Quelles épreuves ils portent, sans bouger d'une ligne,
Comme un beau pont, comme une belle voûte bien juste.
Quels sacrifices ils m'apportent, (en secret), nul sacrifice
n'est si profond
Qu'un labour français.²

Péguy publie ensuite le *Mystère des saints Innocents*. Dieu parle lui-même et nous apprend ce qu'il attend de l'Espérance. Le

¹ Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, CQ XIII-4, 1911, p. 172 [Note de l'auteur.] P2 733. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, CQ XIII-4, 1911, p. 175 [Note de l'auteur.] P2 735-736. [N.d.l.R.]

lecteur attentif y découvre ensuite une méditation sur la Foi, l'Espérance et la Charité :

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est celle qui veille dans les siècles des siècles.
La Charité est celle qui veille dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance est celle
qui se couche tous les soirs
et se lève tous les matins
et fait vraiment de très bonnes nuits.

[...]

Ma petite espérance est celle
qui s'endort tous les soirs,
dans son lit d'enfant,
après avoir bien fait sa prière,
et qui tous les matins se réveille et se lève
et fait sa prière avec un regard nouveau.¹

Puis, toujours cet enthousiaste admiration pour le peuple français :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Tu es arrivé avant que les autres soient partis.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.
Ô peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé
léger en foi.
Ô peuple inventeur de la croisade je ne t'ai point trouvé
léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en
a que pour eux.²

¹ Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, CQ XIII-12, 1912, pp. 19-20.
[Note de l'auteur.] P2 780-781. [N.d.l.R.]

² Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, *op. cit.*, pp. 112-113. [Note de l'auteur.] P2 780-781. [N.d.l.R.]

Dans ses œuvres, Péguy s'attache à l'homme ; il cherche surtout à montrer sa grandeur. La grandeur chrétienne le préoccupe beaucoup. Cependant, ce fils de la Loire ne considère pas uniquement le chrétien, il a aussi un amour de prédilection pour le Français. Dans sa pensée, la grandeur humaine et chrétienne est intimement liée à la grandeur française. À ses yeux, la France a une véritable mission parmi les autres nations. Le Français a ses faiblesses, sans aucun doute, mais il est grand jusque dans ses chutes et ses misères. Le peuple français est un peuple élu ; il est même le dernier des peuples élus ayant ici-bas une destinée fixée par la Providence. Ce paysan celte semble prétendre que Dieu le Père, qu'il traite plus que familièrement, a une préférence marquée pour le peuple français ;

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.

(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).

Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.

Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.

Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.

Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls.¹

Péguy, la grande voix lyrique de la France contemporaine, ne veut guère admettre que sa patrie blessée et abîmée disparaisse. Il cherche constamment à l'encourager par la foi, l'espérance et l'amour. Pour ce Bourbonnais, la liberté est la vertu par excellence qui aidera à relever la France ; sans la liberté, ce pays s'étiolera. Aussi Péguy est et reste toujours un libéral. Dieu n'est-il pas libéral en son gouvernement ?

N'a-t-il pas fait don de la liberté aux hommes afin d'être plus dignement servi par eux ? N'oublions point que, pour Péguy,

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 158-159. [Note de l'auteur.] Ch. Péguy, *Le Mystère des saints Innocents*, P2 843. [N.d.l.R.]

l'ordre civil ne diffère aucunement dans son plan de l'ordre divin. Nature et surnature sont étroitement unies.

L'homme servira son Dieu d'abord et son pays ensuite. Mais, la condition essentielle pour que ce service soit vraiment digne, c'est la liberté. Aussi ce fier fils de la Loire se montre-t-il toute sa vie un chaud défenseur de la liberté, car l'homme a besoin d'un certain espace afin d'y prendre ses ébats. Qu'il s'y essaye. Peut-être obtiendra-t-il ainsi la grâce.

Péguy délaisse bientôt ce genre pour des sujets plus dogmatiques.

Il publie alors la *Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* en 1912 et la *Tapisserie de Notre Dame* en 1913. Certaines de ces pages peuvent à bon droit être considérées comme les plus belles de la poésie française.

Péguy reprendra ensuite les pamphlets contre les pédants et les bureaucrates.

IX. Vers le catholicisme

Après 1908, Péguy manifesta des sentiments d'un catholicisme ardent. Cependant il ne s'est jamais déclaré formellement tel. La seule assurance que nous ayons de la véracité de ce fait se trouve dans un récit fréquemment cité par Joseph Lotte, mort comme lui pour la douce France.

En septembre, Lotte vint rendre visite à son ami, Péguy, à Orsay, souffrant d'une maladie de foie ; un médecin habile aurait sans doute diagnostiqué une énorme fatigue morale soutenue stoïquement depuis dix ou douze ans et un épuisement excessif causé par la crise religieuse et tous les tourments qu'un tel état d'âme entraîne. Le malade dit à Lotte sa lassitude, sa soif de repos et son grand désir d'avoir une classe de philosophie dans quelque lycée lointain de province, où il pourrait enfin produire ce qu'il porte en lui. « À un moment, il se dressa sur le coude, et les yeux remplis de larmes : — Je ne t'ai pas tout dit ; j'ai retrouvé la foi. Je suis catholique. »¹

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 235.

Et, Lotte, que n'avaient guère touché les exhortations d'Émile Baumann mais que la perte récente de sa fille et de sa femme avait terriblement remué, fondit en larmes et prononça dans une grande émotion d'amour : — Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »¹

Péguy a certainement prononcé ces paroles ; mais pouvait-il redire dans une parfaite tranquillité d'esprit ce qu'il avait laissé échapper dans un instant d'exaltation souffrante ? Ces paroles étaient-elles conformes à la notion exacte de la foi telle que l'entend la sainte Église ?

Depuis quelque temps, Péguy déjeunait régulièrement chaque jeudi chez madame Favre-Maritain en compagnie d'Ernest Psichari, sous-lieutenant à Moudjeria, dans l'Afrique Occidentale Française, et de Maurice Reclus, alors chef de cabinet de Barthou ; madame Favre-Maritain voyait non sans tristesse son fils, Jacques, échanger avec ce singulier paysan des idées par trop orthodoxes. Péguy avait déjà commencé ses confidences à Maritain, qui s'élançait avec son enthousiasme naturel sur un chemin nouveau et cherchait une autre voie que le bergsonisme pour atteindre l'Absolu. Péguy lui faisait part de ses souffrances intimes au sujet de son mariage civil et ajoutait que sa femme ne consentirait jamais à se marier devant l'Église.

Lorsque Maritain lui exposait certains procédés qui pourraient amener une solution possible à sa situation angoissante en lui permettant de faire baptiser ses enfants et de vivre ainsi en catholique par la réception des sacrements, Péguy répondait que l'idée seule d'employer son autorité paternelle pour faire baptiser ses enfants contre le gré de leur mère répugnait à son esprit.

Comment Péguy pouvait-il imposer quoi que ce fût à quelqu'un, lui qui ne tolérait pas qu'on lui imposât quelque chose ? Autant il était amoureux d'une autorité douce et bienfaisante qui découle naturellement d'un être, autant il détestait une autorité qui s'impose et commande. « Quant à l'assistance à la messe : Ah ! disait-il, sans recevoir les sacrements et faire partie du troupeau, je ne le pourrais pas. Je crois que je

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 236.

m'évanouirais ! »¹ Et ce stoïque humaniste, qui aurait donné « tout saint Thomas pour le Salut, le Magnificat, l'Ave Maria, et le Salve Regina »², préférait prier seul. Cet étrange néophyte menait cependant dans la foule une vie merveilleuse en communion avec le ciel. Toujours très bergsonien, ce bizarre raisonneur n'était pas pressé de faire son entrée dans un catholicisme où ses pensées seraient limitées et où il lui faudrait « abandonner la mystique chrétienne pour la politique catholique »³.

Maritain reprochait souvent à Péguy ces rêveries religieuses, cette sorte de catholicisme ambulante qui traînait à sa suite, dans les rues de Paris, tous les saints et les saintes avec sainte Geneviève et Jeanne d'Arc à leur tête. Il le blâmait d'abuser des grâces divines en croyant pouvoir s'affranchir des règles de l'Église, en s'évadant du catholicisme régulier et en essayant de vivre dans une sorte de religiosité vague à base de lyrisme et de sentimentalité.

Péguy rompt bientôt avec Maritain ; celui-ci subissant chaque jour davantage le prestige de saint Thomas et de la philosophie scolastique, déserte le bergsonisme qui l'avait arraché au matérialisme sorbonnard parce qu'il est persuadé de l'incompatibilité de la philosophie bergsonienne avec la foi catholique. Cette conduite ne fut pas sans déplaire à notre théologien fantaisiste.

Il est fort probable que la gérance et la direction des *Cahiers* était aussi, dans sa pensée, un autre obstacle à son entrée définitive dans le giron de la sainte Église. Péguy détestait tout ce qui aurait pu donner l'idée qu'il n'était pas fidèle à lui-même, à son passé. Pour professer la foi, il fallait faire baptiser ses enfants, se marier à l'Église.

Or toutes ces nouveautés le troublaient. Mais, il y avait aussi ses abonnés ; dans les rangs de ses douze cents abonnés, l'on comptait des juifs, des protestants, des catholiques, à peu près tous athées. Le comprendraient-ils s'il se déclarait tout à coup catholique pratiquant et convaincu ? Péguy ne tenait pas à les

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 80.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 242.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 77.

brusquer. Il voulait reprendre seul le chemin du catéchisme et de la paroisse Saint-Aignan et ensuite amener ses disciples peu à peu au point où il était lui-même.

Toutes ces rêveries grandioses étaient plutôt de nature à laisser Jacques Maritain insensible. Voilà précisément ce qui hâta la rupture entre les deux amis.

« J'ai des grâces que vous ne soupçonnez pas ! »¹, s'écria-t-il un jour devant la sœur de Maritain récemment convertie à la religion catholique. Notre néophyte avait retrouvé la foi de ses ancêtres orléanais ; il avait une charité suffisante, même pour ses ennemis, mais ce qui lui faisait défaut, c'était la vertu d'espérance. Péguy manquait de confiance envers Dieu ; cela était beaucoup plus grave que de manquer de confiance envers Péguy, ce qui l'affligeait énormément pourtant.

Aussi, semblable au pugiliste qui fait de l'exercice pour s'entraîner, Péguy, dans le même but, avait composé ces deux derniers mystères. *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* et *Le Mystère des saints Innocents* ne forment en réalité qu'un seul poème d'entraînement mystique à l'espérance. Ne l'a-t-il pas d'ailleurs lui-même, un jour, avoué à Lotte ? « Non, mon vieux, je n'y croyais pas, à l'espoir. Mes *Innocents*, mon *Porche*, c'était une anticipation. Ce que j'écrivais là-dedans, je ne l'avais jamais pratiqué. »² Péguy se trompait quelque peu, car il s'est toujours montré toute sa vie un ardent partisan de l'optimisme, Mais l'optimisme et l'espoir ne sont pas tout à fait identiques ; celui-là est un sentiment aveugle bien humain, celui-ci, un sentiment pénétré d'une céleste clarté.

Un beau jour, Péguy, cet incroyant, vit que son entraînement spirituel, cette espèce de gymnastique pratiquée entre le ciel et la terre allait porter des fruits. En 1912, un de ses fils avait eu la fièvre typhoïde ; étant allé achever sa convalescence avec sa mère à Denneville, l'enfant y prit la diphtérie. Dans sa maison de banlieue, Péguy éprouva une angoisse extrême. Il se souvint alors de ce que Dieu le Père raconte du bûcheron de Lorraine. Pourquoi lui, Péguy ne ferait-il pas ce qu'avait fait ce brave homme de

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 91.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 160.

bûcheron ? L'idée d'un vœu à Notre-Dame lui vint à l'esprit. Semblable à un pèlerin de Saint-Martin de Tours ou de Saint-Jacques de Compostelle, Charles Péguy se mit hardiment en route pour Chartres, sa cathédrale. Il franchit en trois jours, à pied, les quatre-vingts kilomètres qui séparaient la boutique des *Cahiers* du sanctuaire de Notre-Dame de Chartres. Aux croix des carrefours, il s'arrêtait pour égrener des « *Ave Maria* ». Qu'allait dire à Notre-Dame ce pèlerin poussiéreux et courbaturé aux pieds meurtris par la fatigue de la longue route parcourue ? Répéter la prière du bûcheron : « Je n'en peux plus, je n'y comprends plus rien, j'en ai par-dessus la tête, je ne veux plus rien savoir. Je ne peux pas m'occuper de tout. J'ai un office, vous le savez bien, les *Cahiers*, c'est une affaire énorme ! Je n'ai pas une vie ordinaire. Ma vie est une gageure ! Nul n'est prophète en son pays. Mes petits ne sont pas baptisés. À vous de vous en occuper. Je n'ai pas le temps. Je n'en peux plus. Prenez-les. Je vous les donne. »¹

L'enfant fut guéri. Madame Péguy eut l'intention de faire baptiser le petit Pierre sur-le champ ; ayant mandé son mari, cet amant de la vie de Bohême répondit qu'il ne pouvait quitter Paris où le retenaient les difficultés sentimentales d'un ami. La bonne Madame Péguy n'insista pas et l'affaire en resta là. Dans un de ses colloques intimes avec madame Favre, il lui confia un jour : « Baptiser mes enfants, cela ne me regarde plus. Je les ai remis à la Vierge. Qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. J'en verrais très bien un devenir curé ou pasteur, et l'autre grand rabbin ! »²

Il s'attristait beaucoup d'être éloigné des sacrements ; cependant inconsciemment et même volontairement tout le catholicisme, pour lui, se ramenait à la prière et à la grâce. La prière était l'affaire de l'homme pécheur ; la grâce appartenait au domaine divin. « Je connais des Juifs, disait-il, qui ont des grâces étonnantes, et des catholiques qui n'en ont point. »³ À madame Favre qui était libre-penseuse, il écrivait : « Grande amie, vous êtes

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 169.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 172.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 174.

plus chrétienne dans votre petit doigt que tous ces imbéciles dans tout leur appareil. »¹

D'après ce petit paysan, un protestant devait rester protestant, un juif, juif, et Péguy, Péguy. Pour lui, toute conversion sentait un peu la trahison ; celle d'Ernest Psichari, avec lequel il était lié d'une amitié fraternelle, lui avait singulièrement déplu. Psichari appartenait à l'espèce renanienne et il n'aurait jamais dû passer dans un clan qui éprouvait pour son grand-père Renan du mépris. Il y avait matière à scandale et ce revirement scandalisait Dieu lui-même. Le petit-fils de Renan réitéra les vieilles remontrances de Maritain à l'égard de Péguy. Il qualifiait son catholicisme d'inconsistant et lui reprochait de faire de sa vie un illogisme. Paroles inutiles pour cet obstiné Beauceron.

X. Dernières œuvres

Un an avant la guerre de 1914, il livre au public *L'Argent*, qui est peut-être, en prose, le chef-d'œuvre littéraire de Péguy.

L'Allemagne venait d'ordonner ses immenses armements, la France discutait les siens. La paix était si pesante qu'elle prenait plutôt l'apparence de la guerre. Cette lourde atmosphère excite sa verve ; il ne manque pas de taper sur Jaurès, ce qui exaspère ceux de ses abonnés qui ont de l'admiration et de l'amitié pour le grand écrivain.

Sous la menace de la guerre, Péguy continue ses productions littéraires comme autrefois saint Louis de Gonzague continuait de jouer à la balle au chasseur. Il avait en quelque sorte pressenti cet épouvantable bouleversement. Outre ses tapisseries qu'il désirait suspendre dans les imaginations des chrétiens comme autrefois l'on suspendait certaines tapisseries, aux murs des cathédrales, il écrivait *Clio* et *L'Argent, suite*.

Péguy parvenu à l'âge mûr semble chercher à discipliner la trop grande abondance de son œuvre par la concision de l'alexandrin. À vingt-cinq ans, il ne fait que de la prose et des vers libres ; à la veille de sa mort, le rythme de l'alexandrin l'enivre. Il

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 175.

s'essaye même au genre le plus astreignant et le plus difficile, le sonnet. Au printemps 1913, Péguy annonce avec mystère un poème tout en alexandrins, groupés par quatre. En effet, depuis longtemps il méditait une grande œuvre, comme la *Divine Comédie* de Dante, qui aurait pour sujet Ève. Ce poème de huit mille vers parut dans les *Cahiers* en décembre 1913.

Le lecteur y rencontre, à côté de strophes d'une monotonie vraiment déconcertante, de nombreux vers où se découvrent d'émouvantes beautés d'une admirable inspiration. Quadragénaire et chrétien, Péguy suit toujours avec ténacité sa pensée juvénile qu'il écrivait à vingt ans. « Nous sommes solidaires des damnés éternels. »¹ Il chante et vénère Ève, la mère du genre humain, tentée et déchue et en qui la souffrance des hommes commença.

Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
[...]
Et moi je vous salue, ô la première femme
[...]
Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre-Dame.²

Les six premiers mois de l'année, si lourds de craintes, de périls, de hontes, Péguy les passe dans un silence presque solennel. Ne commence-t-il pas à sentir que le temps des paroles et des écrits est passé et que le temps d'agir approche ?

Cette guerre, il l'appelle de tous ses vœux et il s'impatiente qu'elle tarde tant à être déclarer. Il aurait encore beaucoup à dire mais, hélas, ce cher Péguy n'est pas content de lui-même.

Il a persisté à écouter toutes ses voix, il a vécu dans l'aventure et n'a jamais réfléchi sur sa conduite. Péguy ne regrette rien mais, parvenu au tournant de la maturité, il laisse deviner de l'irritation, peut-être même du désespoir. Au soir approchant, ce petit

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 242.

² Ch. Péguy, *Morceaux choisis. Poésie, op. cit.*, pp. 144-145. [Note de l'auteur.] *Ève*, P2 1188. [N.d.l.R.]

bachelier pauvre et inquiet, qui aima la gloire, aurait désiré une autre fin.

Le 1^{er} juin 1914, les œuvres du subtil Henri Bergson étaient condamnées par Rome. La philosophie bergsonienne en refusant toute valeur au travail de l'intelligence ruinait la doctrine de saint Thomas et par là même minait la foi catholique.

Les catholiques reconnaissaient que le bergsonisme avait eu son heure ; en jetant le discrédit sur le déterminisme cette doctrine avait rendu un grand service au monde. Il lui fallait maintenant céder la place à la philosophie de saint Thomas.

Tout naturellement notre Péguy prit parti pour Bergson contre Rome et les thomistes. En quelques semaines il prépara un *Cahier* magnifique intitulé *Note conjointe sur M. Descartes*, dans lequel il s'éleva contre « les bureaucrates de Rome ». Les dernières lignes, qu'il a écrites le jour même de la déclaration de la guerre forment une diatribe contre l'*Index*.

L'*Index* ! Qu'est-ce que l'*Index* ? Il n'en est pas question dans le catéchisme d'Orléans. À quoi peut bien servir l'*Index* ? Les livres n'ont rien à faire avec la foi. Le catholique est un bon garçon qui va son chemin et sait très bien où il va. Quand il est en peine, ce brave homme consulte les poteaux indicateurs ; tantôt c'est Bergson et tantôt c'est saint Thomas.

Ce Péguy obstiné et entêté a-t-il jamais soupçonné la visite du messenger de la Ville Éternelle à Coutances ? En effet, la foi ardente, mais singulière de ce pamphlétaire hardi commençait à inquiéter Rome.

XI. Guerre mondiale. Mort de Charles Péguy

Juillet 1914 ! La guerre ! La guerre que Péguy, avec son intuition merveilleuse, pronostiquait depuis dix ans et avec laquelle il fatiguait tous ceux qu'il approchait, cette guerre le jeta dans une grande stupeur. Comme Péguy faisait partie par son âge de la territoriale, il se fit maintenir dans l'armée active. Il partit donc les premiers jours. De prime abord, il semble que Charles Péguy était persuadé qu'il ne reviendrait pas.

Dans son *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, la muse Clio ne lui soufflait-elle pas tout bas à l'oreille : « Au bout de cinquante ans, les hommes sont finis. Vous-même, vous, petit, vous n'irez pas même jusque-là. Pas même un demi-siècle. Depuis quinze ans que vous ramez sur cette galère des *Cahiers*, vous vous sentez à bout tous les jours, et il vous semble qu'il y a une éternité que cela dure. Et vous n'en êtes encore qu'à votre quinzième série des *Cahiers*. »¹

Le 2 août, il rejoignit à Coulommiers le 276^e d'infanterie ; le 4 août il partit pour Paris afin de recevoir les hommes mobilisés et de les conduire au dépôt. Il serait possible de suivre jour par jour Péguy, pendant le mois d'août, de la Lorraine à la Marne, trente jours de campagne, car la guerre, dura pour lui exactement trente jours. Mais ne serait-il pas préférable de « ne pas le distinguer de ces milliers et de ces milliers d'hommes qui, à la même minute et pour la même cause, faisaient la même chose que lui. Il me semble qu'il eût aimé cela, car ce furieux amant de la gloire savait que la grandeur la plus grande est peut-être de se perdre dans une grandeur anonyme. »²

Vers les cinq heures, le 5 septembre au soir, près de Meaux, à mi-chemin des villages de Villeroy et de Monthyon, Charles Péguy est tué debout, d'une balle à la tête. On l'enterra avec ses braves camarades dans la grande tombe de Villeroy.

Lorsqu'on exhuma ces morts, on le reconnut par le centime que l'on trouva sur lui. Madame Péguy suspendit ce centime au cou de son jeune fils né après la mort de son père. Cette humble pièce de monnaie ne symbolisait-elle pas la sainte vertu de Pauvreté qui, selon Péguy, faisait la force et la noblesse de ce monde.

Le 16 août il avait écrit à la sœur de Maritain : « Je vous dirai peut-être, un jour, dans quelle paroisse j'ai entendu la messe de l'Assomption. »³

¹ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 232.

² J. & J. Tharaud, *op. cit.*, t. II, p. 242.

³ J. & J. Tharaud, *op. cit.*, *ibidem*.

Depuis les dix ans qu'il était revenu à la foi catholique et qu'il se livrait à une méditation religieuse intense, c'était la première fois, et ce fut la dernière, qu'il assista au saint sacrifice de l'autel.

Conclusion

Que faut-il penser de cet original et capricieux normalien ?

Il convient d'affirmer que cet esprit plébéien et aristocrate tout à la fois fut très souvent mal jugé par ceux mêmes qui étaient les plus aptes à le connaître intimement : ses amis. Personne ne peut nier la portée de son influence, qui a été vraiment considérable. Son œuvre a pris aux yeux de l'élite intellectuelle une place importante parmi les écrivains d'avant-guerre et l'historien qui entreprendra d'écrire l'histoire spirituelle de l'époque française de 1870-1914 ne pourra point se défendre de consacrer un chapitre au poète et polémiste français, Charles Péguy. Ce chapitre ne sera pas vide de substance, il offrira au lecteur un intérêt captivant, puisque la crise de Péguy n'est autre que la crise de l'âme française en miniature. Certains de ses adversaires se plaisent à peindre de lui ce portrait moral : une nature ardente, très orgueilleuse, impulsive, anarchique, extrêmement confiante en elle-même et parfaitement incapable de sujétion à aucune règle. Il serait téméraire de souscrire d'emblée à ce jugement fort suspect, mais il convient cependant de se rappeler que l'inimitié est clairvoyante et, après avoir étudié quelque peu la vie de ce fantasque écrivain, l'on reconnaît aisément dans ces affirmations plus d'un élément de vérité.

À défaut d'une formation rationnelle qui est le fruit d'études philosophiques, littéraires et historiques patiemment et assidûment poursuivies, Péguy a reçu en partage une éducation, morale et religieuse qui, outre qu'elle sert de frein aux mœurs, n'est pas sans fournir à la pensée des lumières appréciables.

Le fils d'une chaisière appartient un peu à l'Église ; des prêtres lui ont prodigué leurs soins attentifs. De ce premier contact avec le catholicisme, Péguy a conservé « une aristocratie de sens et d'instinct, qui jointe à toutes les flammes et à toutes les généreuses

impulsions de sa rare nature, à sa sensibilité fiévreusement délicate et violente, à son tempérament frémissant, mais fort, à son humeur tendue et âpre, mais qui a aussi d'étonnantes gaietés et des détente robustes, à ses dons enfin de mouvement oratoire et poétique, mérite qu'on l'appelle du génie ».¹ Génie incomplet ne pouvant guère avancer qu'en s'appuyant constamment sur lui-même et essayant de tout tirer des réactions de sa propre personnalité.

Malgré toutes ces trahisons, l'œuvre de Péguy prouve un goût littéraire réel et, une certaine maîtrise du style. L'auteur occupera dans les lettres françaises une place de choix.

Péguy a peu lu mais il a su choisir ses lectures : Homère, Corneille, Racine, Bossuet et Victor Hugo. N'étant guère convaincu de la nécessité d'une solide formation qui leste l'esprit, Charles Péguy ne fit jamais aucun effort pour acquérir, par l'étude personnelle, l'assimilation des auteurs et la méditation, ce fond substantiel et pondérateur qui lui a manqué. Aussi sa pensée, incapable de se mouvoir à l'aise dans le domaine des idées générales, est retenue captive et ne peut guère prendre son essor.

Vers la fin du XIX^e siècle, une réaction contre les symbolistes et les décadents se fit sentir dans la sphère de la poésie. Délaissant la poésie de l'imprécis et de l'éthéré et le rythme qui permet de produire des effets musicaux, plusieurs poètes tels que Albert Samain, Henri de Régnier, Jean Richepin revinrent dans une certaine mesure au classicisme ou au romantisme. D'autres demandèrent leur inspiration au christianisme. De ceux-ci citons Paul Claudel, Francis Jammes et Charles Péguy. Malheureusement, la plupart de ces poètes n'ont reçu qu'une formation religieuse fort incomplète ; aussi déclinent-ils dans un mysticisme qui, quoique très sincère, prend une allure affectée et est tout à fait inaccessible au grand public. Voilà pourquoi quelques-uns sont peu lus ; de ce nombre est Péguy.

Étrange poète, en effet, que ce Péguy. On l'accepte ou on ne l'accepte pas ; on le lit avec un enthousiasme vibrant ou l'on s'ennuie à mourir avec lui. En le lisant, l'on constate facilement

¹ P. Lasserre, *op. cit.*, p. 170.

l'évolution que Péguy a suivie dans la forme dont il se sert pour exprimer sa pensée. Il écrivit d'abord en prose et en vers libres. Plus tard, il essaya de soumettre sa prolixité à un régime sévère : l'alexandrin. Sur la fin de sa vie, il resserre encore le moule de sa pensée en employant la forme rigide du sonnet.

Ce poète a écrit beaucoup de vers réguliers mais sa prose rythmée et ses cantilènes libres et sans rimes l'emportent de beaucoup sur ses alexandrins et ses sonnets. À vrai dire, Péguy n'appartient à aucun genre ou plutôt il s'exerce à tous les genres. Ses poèmes semblent renouveler des types littéraires déjà anciens : l'épopée d'Homère, les mystères moyenâgeux, la comédie épique de Dante ; ce paysan de la vallée de la Loire se révèle encore pamphlétaire acéré, critique acerbe et polémiste hardi.

Jeune, ce militant socialiste taisait avec scrupule ses origines populaires ; au soir de sa pénible course, les expériences cruelles de la vie le ramènent docilement vers sa paysannerie natale. Il reconnaît qu'un fils de vigneron ne peut jamais frayer chemin avec la bourgeoisie. Il se retire donc, mais, comme cette retraite n'est pas sans l'humilier et le faire souffrir, il n'entend point se retirer sans frapper.

Quoique chrétien, sa colère et son orgueil n'en sont pas moins véhéments et violents : il n'a jamais été un pacifiste. Il dirige donc sa verve meurtrière contre la bourgeoisie, qui ne l'a pas reçu dans ses rangs. Il en veut encore à l'Académie française, qui lui a refusé le Grand-Prix de littérature, pour lequel il s'était porté candidat avec sa *Jeanne d'Arc* ; il tape sur l'universitaire Ernest Lavisse, qui a mal parlé de lui à l'Académie française. En effet, Lavisse a dit : « Péguy est un anarchiste catholique qui a versé du vitriol dans son bénitier »¹. Il attaque enfin Laudet et son collaborateur, Le Grix.

En politique, ce bohème du quartier latin a étrangement évolué ; il ne cesse de répéter : « Je suis un vieux républicain ; je suis un révolutionnaire. »² Quelle est cette vieille République qu'il fait sienne ? Ce n'est point la République des républicains d'après

¹ D. Halévy, *op. cit.*, p. 218.

² D. Halévy, *op. cit.*, pp. 156-157.

1880 ; ni la Monarchie, ni la République n'intéressent Péguy. Peut-être même la République qu'il prône a-t-elle plus de rapport avec la Monarchie qu'on veut le croire. Écoutons-le : « La République qui était l'objet d'une mystique et qui était un système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre, et un gouvernement ancienne France, est devenue en leurs mains la matière d'une politique, moderne et généralement d'une basse politique et un système de gouvernement fondé sur la satisfaction des plus bas appétits, sur le contentement des intérêts les plus bas. »¹ Qu'était cette révolution sociale qu'il désirait si ardemment pour la société moderne ? C'était non pas un revirement politique ou un changement économique mais plutôt une espèce de « révolution morale, religieuse, mystique, un phénomène de conversion universelle, une élévation subite de toutes les âmes dans les voies de la justice et de la bonté, un *Revival*, comme on dit dans les pays anglo-saxons »².

Pour ce Péguy patriote, les Français étaient un peuple élu, et n'a-t-il pas écrit que Dieu le père même constate que, sans ce peuple insupportable mais débrouillard, un élément essentiel aurait manqué à l'oeuvre divine, la création ? Au sujet du catholicisme de Péguy, nous ne nous poserons qu'une seule question. Comment ce raisonneur a-t-il pu concilier ses habitudes anti-intellectuelles de pensée avec les exigences de la foi telle que l'entend la sainte Église catholique romaine ? Après tout, ce Péguy, qui préfère les saints aux sacrements et à la messe et récite des « Ave » dans les rues de Paris mais mord les curés à belles dents et refuse de se soumettre aux enseignements de Rome, est un catholique très étrange. C'est un croyant qui mate constamment sa raison pour la plier au joug ; un de ses camarades, malicieux libre-penseur, ose soutenir que Péguy ne s'est jamais réellement converti et que les jours où il faisait profession de foi étaient ceux où il souffrait du foie.

¹ D. Halévy, *op. cit.*, pp. 157-158.

² P. Lasserre, *op. cit.*, p. 179.

En effet, Péguy voulait faire partie du catholicisme mais il n'entend point se départir de sa farouche indépendance. Il a ses idées à lui sur la grâce, idées pétries d'erreurs bergsoniennes. Il ne veut guère du thomisme, qui lui apparaît comme une espèce d'algèbre, un dogmatisme plus ou moins figé, et les abstractions des théologiens lui font horreur. Lorsque éclata la Guerre européenne de 1914, ce « petit maître d'école », ce « pion », comme on l'appelait parfois au régiment, allait être mis à l'Index ; il persistait à nier le rôle de l'intelligence dans la foi catholique et contredisait ainsi l'enseignement traditionnel de la sainte Église. Quel malheur c'eût été, de voir ce chrétien qui descendait de vieilles souches françaises et catholiques condamné comme un moderniste !

Péguy représente mieux que tout autre écrivain l'aboutissement de cette évolution contemporaine commencée avec Taine et Renan. Taine et Péguy ! Deux mondes et un abîme entre eux. Le premier manifeste une confiance absolue en la science et croit à la toute-puissance de l'intelligence et de la raison ; le second, convaincu que la puissance intellectuelle a des limites et que la science est tout à fait insuffisante à fournir à l'homme une doctrine de vie, a recours aux lumières plus hautes de la foi. Taine vient de la bourgeoisie ; Péguy est sorti du peuple pauvre. Tous deux sont élèves à Normale ; Taine se passionne pour les idées, Péguy se montre avide d'action.

Bergson vient et, par sa critique de l'intellectualisme abstrait, sert de pont à Péguy pour lui permettre de s'évader de Taine. Devant les insuffisances de la science et les faiblesses de la raison, ce malin « hérésiarque » sent le besoin de revenir au christianisme. Une mort glorieuse l'a empêché d'achever cette « conversion » si sincèrement et ardemment commencée.

N'avait-il pas senti la guerre, ce petit lieutenant Péguy dont les vers admirables, dix mois après leur parution, servaient d'épitaphe à des générations détruites mais ainsi immortalisées ?

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.

Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

[...]

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

[...]

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans leur première forme et fidèle figure.
Ils sont redevenus ces objets de nature
Que le pouce d'un Dieu lui-même a façonnés.

[...]

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce même limon d'où Dieu les réveilla.
Ils se sont rendormis dans cet alléluia
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

[...]

Mère voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.

Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée.

[...]

Que Dieu leur soit clément et que Dieu leur pardonne
Pour avoir tant aimé la terre périssable.
C'est qu'ils en étaient faits. Cette boue et ce sable,
C'est là leur origine et leur pauvre couronne.

Plût à Dieu que le suprême sacrifice de Charles Péguy, en le marquant du sceau du martyre, permit au Très-Haut de l'introduire dans la cité bienheureuse avec les heureux, « ceux qui sont morts d'une mort solennelle ! »¹



¹ Ch. Péguy, *Morceaux choisis. Poésie, op. cit.*, p. 164. [Note de l'auteur.]
Ève, P2 1263-1268. [N.d.l.R.]